



APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 435 mars 2021

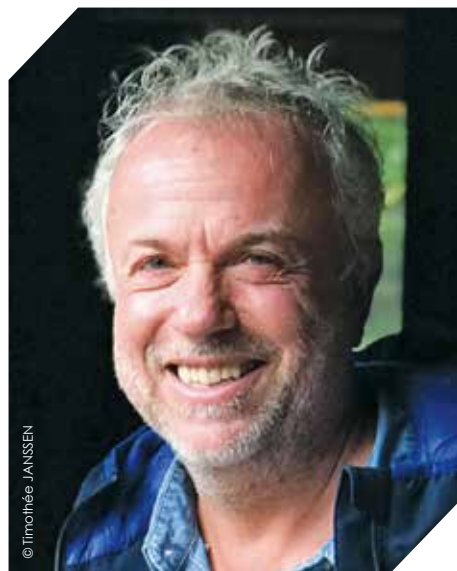
bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE



© François LEBOUTTE

Typh Barrow :
*« Je veux garder
une âme de petite fille »*

Frédéric Lenoir :
l'émotion du sacré



© Timothée JANSSEN



© ALCOCK

Pedro Correa :
*changer de vie pour
lui donner un sens*

Noé Preszow :
*les colères d'un
jeune chanteur*



© Pierre CATONI



Édito

LE DOUTE OU LA SUSPICION ?

« Le vaccin, il n'a vraiment pas d'effets secondaires ? Et si on nous cachait le nombre de décès qu'il a déjà causés ? » « Pourquoi les États n'ont pas agi plus tôt pour protéger les gens dans les homes ? Peut-être parce qu'en éliminant les vieux, ils résolvaient une fois pour toutes la question du coût des pensions, non ? » « Qu'est-ce qui se cache vraiment derrière l'interdiction de nous rendre à l'étranger ? » « Pourquoi Stéphane Moreau a été incarcéré à Marche et pas à Lantin ? Il doit avoir des juges dans sa poche. » « Et cette interdiction d'être plus de quinze dans une église. Absurde, alors qu'il y a des cathédrales grandes comme des terrains de foot ! Il doit y avoir une raison cachée. Comme si le gouvernement voulait simplement ainsi tuer toutes les religions. De la part de certains des ministres en place, ça n'étonne personne. Ils devaient répondre à un ordre venu d'en haut ! »

Des questions et des affirmations comme celles-là, on pourrait en écrire à l'infini, tant il paraît aujourd'hui normal d'être suspicieux face à toute information communiquée par les médias, ou toute décision prise par tous les pouvoirs, et notamment par les pouvoirs publics. « On ne peut plus être sûr de rien » n'est plus un adage que l'on prononce avec un clin d'œil. C'est devenu un mode de vie. Dès qu'il se passe quelque chose, la machine de la suspicion cachée au fond de notre esprit se met en marche. Inconsciemment. Enfin, pas vraiment. Parce qu'elle a été amenée à partir de l'idée que, autour de nous, rien n'est plus sûr.

À force d'être sur les réseaux sociaux, où circule tout et son contraire. À force d'être bombardés de messages que nous n'arrivons plus à trier et que nous avalons tout crus, quels qu'ils soient. À force de

consommer les petites vidéos qui les accompagnent et qui, mine de rien, instillent en nous l'idée que rien ne peut être vraiment vrai, si ce n'est ce que me fait suivre un ami sûr, qui lui-même l'a reçu d'une personne digne de confiance. À force de laisser tout cela macérer en nous, les assurances que nous pouvons avoir se sont lézardées. Ne laissant plus la place qu'à des questions sans fin, et à l'élaboration de tous ces types d'absurdes réponses possibles qui finissent par fissurer morceau par morceau le tissu social de notre monde.

Pourtant, pratiquer le doute est fondamentalement une bonne chose. Il est lié à l'identité humaine. En reprenant (presque) Descartes, on peut faire dire à l'Homme : « Je doute, donc je suis. » Le doute permet, normalement, de ne pas gober toutes les infos qui circulent, de remettre en cause ce qui se passe et qui ne paraît pas normal. Le doute génère un esprit critique, mais pas malade de la suspicion. Le doute est ouvert à tout type de réponse et, surtout, il met celui qu'il assaille en marche vers la réponse. Il ouvre le chemin de la responsabilité et de l'intelligence. Pas un croyant sincère n'a, un jour ou l'autre, pas été pris par un doute. La foi d'un grand nombre de gens n'est pavée que de doutes, elle peut même n'être que doute. Et c'est ce qui la fait progresser et grandir. C'est en étant critique par rapport à ses convictions et ses croyances qu'on se les approprie. Longtemps, les religions ne l'ont pas toléré, et ont asséné des vérités toutes faites qu'il n'y avait pas lieu de discuter. Ces temps-là sont révolus. Posons-nous des questions, remettons des choses en cause, discutons-en. Le doute, le vrai, le pur, est en effet salvateur.

Mais ne tombons pas dans la suspicion systématique et dans les théories hasardeuses qu'elle engendre, et qui gangrènent notre société.

Doutons donc. Mais doutons bien.

Rédacteur en chef

Sommaire

a

Actuel

Édito

Le doute ou la suspicion ? 2

Penser

Retour à Ur en Chaldée 4

Parole

Comme un petit marchand 5

À la une

Multiplier des eucharisties, ou les renouveler ? 6

Pour passer à l'Église d'après 8

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 9

Signe

Actions d'Avent et de Carême :
soixante ans de solidarités 10

Frédéric Lenoir : « Le sacré, un état de sidération ou
d'émerveillement » 12



Comment célébrer
autrement ?



À la découverte du
tonneau wallon.

Vécu

Vivre

Un refuge pour chiens et chats : Sans Collier,
mais avec cœur 14

Rencontrer

Pedro Corrêa :

« J'ai écouté la voix qui nous anime, nous
relie, nous dépasse » 16

Voir

À la découverte du tonneau wallon. 19

s

Spirituel

Croire ou ne pas croire : La réussite

J. Wolff : Ôter le rêve à l'humain le tue 22

L. Flachon : « Ma grâce te suffit » 23

H. Abdel Gawad : La réussite dans le Coran 24

F. Chinsky : Au-delà de la réussite : la liberté 25

Corps et âmes

Une spiritualité du terroir : plus proche la vie 26



Réussir, mais quoi ?

Culturel

Découvrir

Typh Barrow reste une petite fille émerveillée 28

Médi@s

Les Grenades dégoupillent l'actualité 30

Toile

La parabole des deux papes 32

Portée

Noé Preszow, comme un écho du silence 34

Pages

Maîtriser la procréation 36

Livres 37

Notebook et Messagerie 38



Un symbole du combat
des femmes.



L'APPEL

Le
magazine
chrétien
de l'actu qui
fait sens

Magazine
mensuel
indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN (†),
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane
CHINSKY, Laurence Flachon, Armand
VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les contributions de nos chroniqueurs
n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-
appel.be



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

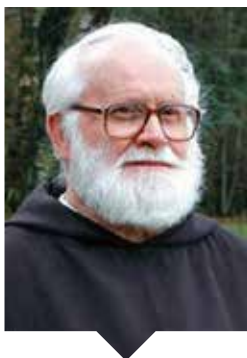
Réponse à l'invitation de Louis Sako

RETOUR À UR

EN CHALDÉE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le voyage du pape François en Irak s'inscrit dans un effort infatigable pour susciter la fraternité universelle.

Le 21 mars 2013, deux jours après son installation comme Pasteur suprême de l'Église de Rome, François recevait la visite du patriarche chaldéen de Baghdād, Louis Sako, lui-même élu quelques mois plus tôt. François exprima le désir de visiter le pays où avait commencé le long pèlerinage d'Abraham, père des trois grandes religions monothéistes, à l'image de François d'Assise venu en Égypte pour rencontrer le sultan Malik El-Kamil.

UN PAPE EN IRAK

Louis Sako, que François fit cardinal en juin 2015, ne cessa de faire pression auprès de Rome, jusqu'à ce que l'office de presse du Vatican annonce le 7 décembre 2020 que François visiterait l'Irak du 5 au 8 mars 2021. À moins que des événements de dernière heure ne modifient les plans, le pape visitera la plaine d'Ur, liée à la mémoire d'Abraham, la ville d'Erbil, ainsi que Mossoul et Qaraqosh dans la plaine de Ninive, brutalement occupée par l'Armée islamique du salut de 2014 à 2017. François, qui aime comparer l'Église à un « *hôpital de campagne* », y plantera sa tente durant quelques jours dans un esprit de guérison des blessures et de reconstruction de la fraternité universelle bafouée par la guerre de l'Occident contre l'Irak à partir de 1990.

Le Cardinal Sako, annonçant cette visite, citait la prophétie d'Ézéchiél, qui vivait à Babylone, s'adressant aux Juifs exilés qui se lamentaient : « *Nos os sont desséchés ; notre espoir s'est enfui ; nous sommes perdus.* » Ézéchiél leur prophétisait : « *Ainsi parle le*

Seigneur. Prononce un oracle contre ces ossements ; dis-leur : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur... Je vais faire venir sur vous un souffle pour que vous viviez... » (37, 5-6)

Dans *Fratelli tutti*, le pape François écrit : « *Rêvons en tant qu'une seule et même humanité, comme des voyageurs partageant la même chair humaine, comme des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, chacun avec la richesse de sa foi ou ses convictions, chacun avec sa propre voix, tous frères.* » (FT 8)

UNE ARCHE DE NOÉ

Le premier mot de ce paragraphe est repris dans le titre d'un livre que François vient d'écrire avec le journaliste anglais Austin Ivereigh : *Let us dream*. Le pape y met son appel à la fraternité en relation avec la crise sanitaire actuelle qui oblige l'humanité à s'unir pour se préserver du désastre. D'une façon surprenante, il y compare la covid-19 à l'Arche de Noé : « *La bonne nouvelle est qu'une Arche nous attend pour nous porter vers demain. Covid-19 est notre Noé, aussi longtemps que nous pouvons trouver notre voie vers l'Arche des liens qui nous unissent, liens d'amour et d'appartenance commune.* »

Le pape Jean-Paul II avait tout fait pour empêcher la guerre d'Irak. À travers des lettres personnelles au président George Bush et au président Saddam Hussein, et dans pas moins de cinquante-cinq allusions dans ses discours ou écrits, il n'avait cessé d'appeler à la négociation et à la recherche de solutions pacifiques. Rien n'y fit. Le pays fut détruit par une guerre qui en engendra une autre, celle de l'Afghanistan, puis donna naissance à l'Armée islamique du salut, et tous les autres conflits qui s'ensuivirent. Aujourd'hui, François arrivera au pays d'Abraham en messager de paix et de fraternité.

Il vient y apporter son soutien aux chrétiens de ce pays, qui sont parmi les victimes de ce conflit insensé. Il y vient aussi comme un frère universel appelant tous les autres fils spirituels d'Abraham, comme il le fait avec passion dans le dernier chapitre de *Fratelli tutti*, à rebâtir et à préserver ensemble *notre maison commune*, qui est la seule que nous ayons. ■

« Et Jésus s'assit dessus » (Marc 11,7)

COMME UN PETIT MARCHAND

Gabriel RINGLET



Jésus aurait pu emprunter un cheval pour entrer dans Jérusalem, ou un chameau. Il a choisi un ânon. Et ce n'est pas par hasard.

Depuis des jours et des jours, ils arrivent de partout, d'Hébron, de Jéricho, de Tibériade, de Capharnaüm..., de bien plus loin encore, car certains sont partis de Syro-Phénicie, de Grèce, de Crète, peut-être même d'Afrique ou de Rome. Et ils montent à la montagne de Dieu, poussés par la parole d'Isaïe : « *Ce jour-là, la maison de Yahvé se tiendra inébranlablement en tête des montagnes, elle dominera toutes les collines et vers elle afflueront toutes les nations.* » (Isaïe 2, 2) Et de fait, d'heure en heure, Jérusalem se gonfle. Ils sont si nombreux qu'il a fallu agrandir artificiellement le périmètre de la ville pour que chacun puisse célébrer *Pessah*. Ces sept jours-là, puisque la Pâque doit durer sept jours, Jérusalem s'étend jusqu'à Bethphagé, sur le versant est du Mont des Oliviers. Un immense fleuve, comme un interminable tapis de laine, un océan de brebis et de chèvres, d'ânesses et d'ânon, et des cris et des danses et plein d'odeurs, sans oublier le linge à sécher.

LE VOICI, TON ROI

Jésus se trouve là, au milieu d'eux. Comment ? Marc et Jean diffèrent un peu quant à la manière. Pour Jean, « l'affaire Lazare » est sur toutes les lèvres. C'était hier, à Béthanie, que Jésus a relevé son ami de la mort, et déjà on en parle en ville. La rumeur s'amplifie jusqu'au cœur du bivouac pascal. C'est bien parce qu'il a opéré « ce signe » que les gens viennent à sa rencontre (Jean 12,17-18). Marc ne voit pas les choses ainsi. Jésus et sa poignée de disciples se fondent dans la foule qui monte à Jérusalem. Personne n'a rien remarqué. Le messie avance dans une absolue discrétion.

Mais les deux évangélistes sont d'accord sur l'ânon, et donc sur l'essentiel, car tous les deux ont lu le prophète Zacharie : « *Sois transportée d'allégresse, Sion la belle ! Lance des acclamations, Jérusalem la belle ! Il est là, ton roi, il vient à toi ; il est juste et victorieux, il est pauvre et monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse. Je retrancherai d'Éphraïm les chars et de Jérusalem les chevaux ; les arcs de guerre seront retranchés. Il parlera pour la paix des nations, et sa domination s'étendra d'une mer à l'autre, depuis le Fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.* » (Za 9,9-10)

QUEL BAPTÊME !

Dans les temps anciens, quel privilège de posséder un âne ! Même les grands chefs partaient en guerre sur un âne. Mais le cheval est arrivé. Et aujourd'hui, beaucoup, y compris les plus pauvres, ont un âne. Jésus veut donc un âne pour entrer dans Jérusalem. Il envoie ses disciples à Bethphagé, la maison des figes. On peut même traduire, littéralement, la maison des figes vertes, un petit hameau du Mont des Oliviers. Pas possible d'être plus clair à l'égard du Temple. L'ânon symbolise la paix, la pauvreté désarmée. Le ciel ne vient pas effrayer.

Le messie n'est pas un homme de guerre monté sur un cheval, mais un homme si proche des hommes ordinaires qu'il partage l'humilité de leurs montures quotidiennes. Mais l'ânon de la maison des figes, que pense-t-il de tout ça ? Quel baptême pour lui « que personne n'a encore monté », ces manteaux sur son dos, ces vêtements sous ses pattes, ces rameaux coupés dans la campagne et ces appels au secours surtout : « *Hosha'na — Sauve-nous donc ! Toi qui viens au nom du Seigneur !* »

On peut imaginer que Jésus, assis dessus, va le caresser et le rassurer. On peut même, comme le suggère Antoine Nouis, se représenter un homme assis sur un ânon : « *Ses jambes touchent le sol et il sautille au rythme des pas rapides de l'animal. Cela n'a rien de majestueux comme la marche d'un chameau, rien de glorieux comme celle d'un cheval. Jésus arrive à Jérusalem comme un petit marchand.* » ■



Que devient l'eucharistie lorsqu'elle ne peut plus être célébrée ? Cet interdit, pour cause de pandémie, a suscité des lettres de protestation, arguant qu'il s'agissait d'une atteinte à la liberté de religion. Ces manifestations de mécontentement ont été entendues. En Belgique, les célébrations ont repris, mais avec un maximum de quinze personnes dans l'église, quelle que soit sa taille. Dans ce contexte, faut-il multiplier les célébrations ? Ou penser autrement la manière de célébrer, comme y invite l'histoire de ce sacrement.

Des messes qu'on produit comme des petits pains

MULTIPLIER DES EUCHARISTIES, OU LES RENOUVELER ?

Paul FRANCK

Pour trouver l'origine de ce qu'est célébrer, il faut remonter bien loin dans la Bible, en ayant à l'esprit que ce Livre ne raconte pas l'histoire du peuple de Dieu, mais propose un sens aux grandes questions : Qui suis-je ? D'où je viens ? Où vais-je ? C'est surtout à travers des histoires, des récits que ce sens est avancé. Le peuple de Dieu s'est construit comme un peuple qui a vécu une histoire de libération. Principalement dans le livre de l'Exode, Dieu appelle son peuple à se délivrer de l'esclavage. La foi d'Israël réside dans cette affirmation que Dieu veut des hommes debout et libres. Cela, à travers une histoire difficile. Prendre le risque de se mettre en chemin pour construire une autre manière de vivre. Cet exode commence par un repas. Aujourd'hui encore, la fête juive de Pâque fait référence à ce repas pour la route, un repas frugal pour être prêt à partir.

Mais, plus le chemin est long, plus le peuple récrimine. Il semble préférer des rites tout faits au risque d'une certaine aventure. Cette question revient fréquemment. Les prophètes, ces hommes qui regardent les signes des temps pour leur donner un sens, critiquent fortement ces rites formels qui sécurisent. En oubliant l'essentiel : qu'ils sont pris comme une fin en soi et non comme le symbole d'autre chose, d'un ailleurs, d'un risque.

Dans le livre d'Amos, chapitre 5, versets 21 à 24, on trouve ces paroles très fortes : *« Je hais, je méprise vos fêtes et je ne puis sentir vos réunions solennelles. Quand vous m'offrez des holocaustes... vos oblations, je ne les agrée pas. Vos sacrifices de bêtes grasses, je ne les regarde pas. Écarte de moi le bruit de tes cantiques que je n'entende plus la musique de tes harpes. Mais que le droit coule comme l'eau et la justice comme un torrent qui ne tarit pas. »*

L'EUCCHARISTIE CHEZ PAUL

Et dans le Nouveau Testament, comment parle-t-on de l'eucharistie ? C'est chez Paul, dans la première épître aux Corinthiens (chapitre 1), que l'on trouve le premier récit de cette institution. Paul, qui n'a pas connu le Christ, rappelle ce qu'il a lui-même reçu et découvert après sa conversion à Tarse. Que se passe-t-il à Corinthe ? Les chrétiens disent célébrer le repas du Seigneur. Ils respectent le rite de l'époque. Chacun vit son propre repas sans se soucier de l'autre qui n'a pas de quoi manger. Paul rappelle avec force qu'il n'y a pas eucharistie si celle-ci ne s'ouvre pas à l'amour du frère. Elle n'est pas un rite nouveau, mais une façon de s'ouvrir à l'amour de Dieu.

Les quatre évangélistes relatent tous l'eucharistie, mais avec d'autres mots. Seul Matthieu parle de l'aspect sacrificiel. Les autres insistent davantage sur le partage du pain et du vin. Jean met en valeur le lavement des pieds, autre manière de faire comprendre que l'eucharistie c'est se mettre au service des plus pauvres. Chez Luc, dans le récit des disciples d'Emmaüs (chapitre 24), on dit que les disciples reconnaissent le ressuscité dans la fraction du pain. Le Christ se donne comme nourriture en partageant le pain.

PREMIÈRES ORDINATIONS

Dans les premières communautés chrétiennes, très vite, l'eucharistie, qui veut dire merci, est devenue le lieu où s'expérimente la présence du Christ. Elle se célèbre dans l'*ecclesia*, la communauté. C'est donc l'ensemble de celle-ci qui la célèbre.

Quelqu'un est chargé de la présider. La plupart du temps, le responsable de communauté. Paul, qu'on présente souvent comme un misogyne, a pourtant confié des communautés à des femmes. On peut donc supposer que ce sont elles qui président. Très rapidement, les célébrations utilisent des textes évangéliques et des lectures de l'Ancien Testament. Il y a une prière universelle.

« Je hais, je méprise vos fêtes et je ne puis sentir vos réunions solennelles. »

À la fin du troisième siècle, apparaissent vraiment ce que l'on appelle aujourd'hui des ordinations. La foi chrétienne devient celle de l'État. Seul l'évêque préside l'eucharistie. Petit à petit, des églises sont construites, mais pas sur le modèle du temple réservé à la caste des prêtres. Au Moyen Âge, l'accent est davantage mis sur le prêtre. Il devient celui qui a le pouvoir de consacrer et l'assemblée est de moins en moins participative. Pendant cette période, progressivement, la célébration se fait dos au peuple. Les choses se sont figées. C'est le Concile Vatican II qui a commencé à rendre les eucharisties plus participatives, et l'usage de la langue vernaculaire s'est mis en place.

CÉLÉBRATIONS DOMESTIQUES

Pendant la pandémie, des initiatives ont été mises en place. Des croyants ont redécouvert une manière de célébrer dans la communauté familiale. Des paroisses se sont organisées pour garder les contacts, des diocèses ont pris

des initiatives pour proposer des schémas de célébrations domestiques. Des communautés religieuses se sont posé la question de la célébration quotidienne de l'eucharistie.

« Le choix de renouveler notre façon de vivre l'Eucharistie se révèle déjà fécond. »

« La covid nous a permis d'approfondir cette question, écrit sur son site la communauté bénédictine d'Hurtebise. Il est bon de se rappeler que, dans les premiers siècles du christianisme, l'Eucharistie est célébrée le dimanche, premier jour de la semaine. C'est le jour de la résurrection. De même, la liturgie des heures a pour fonction de sanctifier le temps. Dans la tradition monastique, l'Eucharistie est importante, mais sa fréquence quotidienne ne remonte pas aux origines. »

« Aujourd'hui, dans un de nos offices, les textes liturgiques sont ceux de la messe du jour. Cet office devient alors une liturgie de la parole, préparée avec soin, soit par une sœur de la communauté, soit par un laïc proche de la communauté. Il est important aussi que les prières s'expriment dans un langage contemporain. Dans un texte qui a largement circulé durant le confinement, Toma Halik, théologien tchèque, souligne que le temps présent est un moment favorable. Il suggère que les monastères ont aussi un rôle à jouer. Nous aimerions répondre à ce défi en apportant notre contribution à la réflexion de l'Église. Le choix de renouveler notre façon de vivre l'Eucharistie en fait partie. Il se révèle déjà fécond. »

« Célébration dominicale à Hurtebise et des témoignages de religieuses » : www.hurtebise.eu

POUR PASSER À L'ÉGLISE D'APRÈS

L'eucharistie n'est pas un droit, mais un devoir, et l'amour du frère, praticable à distance, doit toujours pouvoir être prolongé par chaque chrétien à travers la fraction du pain commandée par Jésus. Cette conviction, Jean-Pol Gallez l'a exposée lors d'un rendez-vous vidéo organisé fin 2020 sur le thème « Confinement, célébrations, communautés » par la Conférence catholique des Baptisé-e-s Francophones (CCBF). À travers une analogie, le théologien explique que la crise annonce la fin de deux systèmes : capitaliste pour la société, clérical pour l'Église qui est même invitée à se demander si le christianisme est une religion. À ses yeux, l'enjeu n'est pas de perpétuer l'institution à travers ses prêtres par écran interposé ou de réclamer une 'dose hebdomadaire de religion', au mépris des lois et de la santé. Mais bien de creuser le sens profond de l'eucharistie comme mémoire célébrée de notre réelle présence à nos frères à l'invitation de Jésus. Il constate plus largement un mouvement de re-sacralisation/re-cléricalisation, à rebours de l'esprit du concile Vatican II, et cherchant à sauver le « sacerdoce ministériel ».

SOURCE DU CLÉRICALISME

« L'Évangile va en fait bien plus loin que la démocratie pour rétablir l'égale valeur de tout être humain et, a fortiori, entre chaque disciple du Christ, remarque-t-il. Enraciné dans une ecclésiologie tout simplement absente des évangiles et des deux premiers siècles de l'Église, la dichotomie clerc-laïc est à l'Église ce que la pandémie révèle du fonctionnement sociétal, à savoir la maltraitance d'un système vital. » Car la source du cléricalisme se trouve avant tout dans la répartition structurelle des chrétiens en deux catégories que Jean-Pol Gallez estime infidèle à l'Évangile : « Parce que Jésus n'a cessé de supprimer les frontières entre le pur et l'impur, le sacré et le profane ; parce qu'il n'a institué personne pour se poser en intermédiaire entre l'humanité et le Père ; in fine, parce qu'il est mort en raison de sa mise en cause permanente de la religion

et, pour ces motifs, parce que le christianisme n'est pas une religion, mais un puissant appel à en sortir par la foi, c'est-à-dire par la confiance mise en cette voie qu'il a ouverte en sa personne. Du seul fait de leur baptême, les chrétiens sont disponibles pour réconcilier le monde avec l'Évangile. »

ÉGLISE EN TRANSITION ET HUMANISÉE

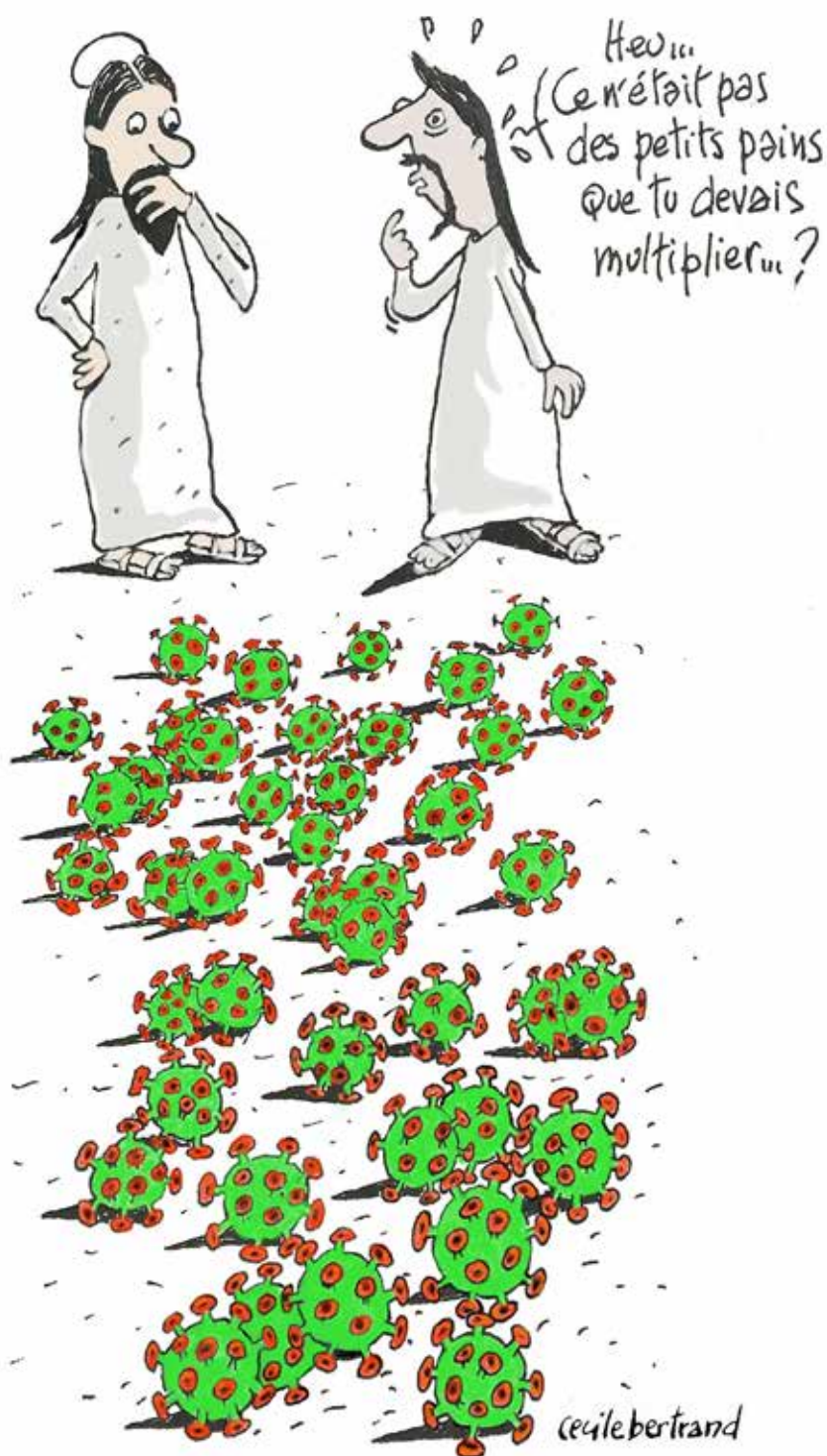
Dès lors, selon lui, « une autre histoire du christianisme est à écrire », pour une « Église en transition ». « Reprenant son baptême à pleines mains, le chrétien n'attendra pas les injonctions de l'autorité ecclésiastique pour donner progressivement corps à un visage de l'Église humanisé, parce que résolument désacralisé. » En poussant jusqu'au bout le classique « prêtre-prophète et roi », afin d'établir une vraie cohérence entre la vie intérieure de l'Église, exercice du pouvoir compris, et le rapport de celle-ci avec le monde, véritable enjeu de toute refondation. Et de plaider encore pour une redécouverte par l'Église de son identité profonde, tandis qu'il est de plus en plus question d'un accès à un autre niveau de conscience spirituelle post-religieuse de l'humanité.

Ces propos rejoignent ceux des "lanceurs d'alertes" qui indiquent les limites désormais atteintes du "système catholique". Ainsi, dans son ouvrage *Cette foi-ci*, Gérard Foureux écrivait que « c'est la communauté et chaque participant qui célèbre l'eucharistie ». Et dans le livre *Le goût de l'évangile* qu'il bouclait au moment de sa mort en juin 2020, Jacques Noyer, évêque émérite d'Amiens, a écrit : « Beaucoup disent, comme le pape François, qu'il faut chasser le cléricalisme, cette hiérarchie nocive qui scinde le peuple de Dieu en castes. ». Mais à cela, certains relèvent que les catholiques sont à présent marqués par une osmose culturelle formée au cours des siècles. (J.Bd.)

www.baptises.fr

La griffe de Cécile Bertrand

EUCHARISTIE ET COVID



Indices

CONTAMINÉS.

Selon une enquête sérieuse, 49% des responsables religieux protestants américains affirment que leurs paroissiens évoquent régulièrement des thèses complotistes, surtout dans les assemblées évangéliques conservatrices.

REJETÉ.

Le Conseil suisse des religions, qui regroupe des représentants chrétiens, musulmans et juifs dit « non » à l'initiative anti-burqa sur laquelle les Helvètes votent le 7 mars. Il considère ce projet comme une restriction disproportionnée de la liberté de religion et une menace à la cohabitation des religions dans le pays.



SCANDALEUX.

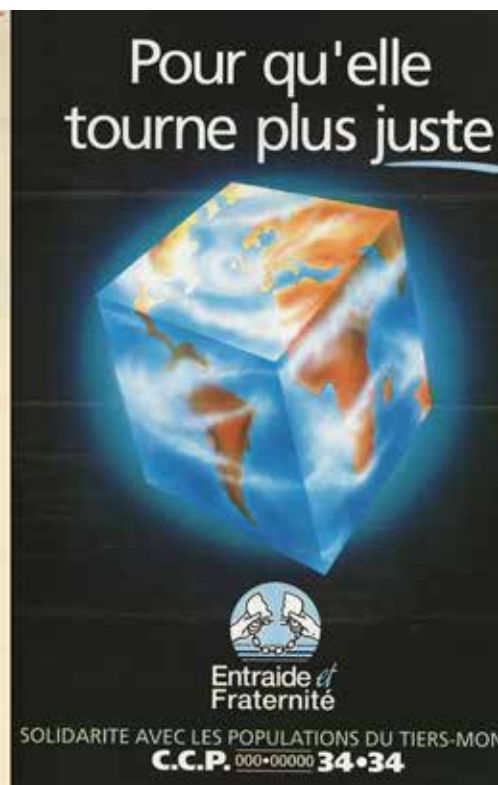
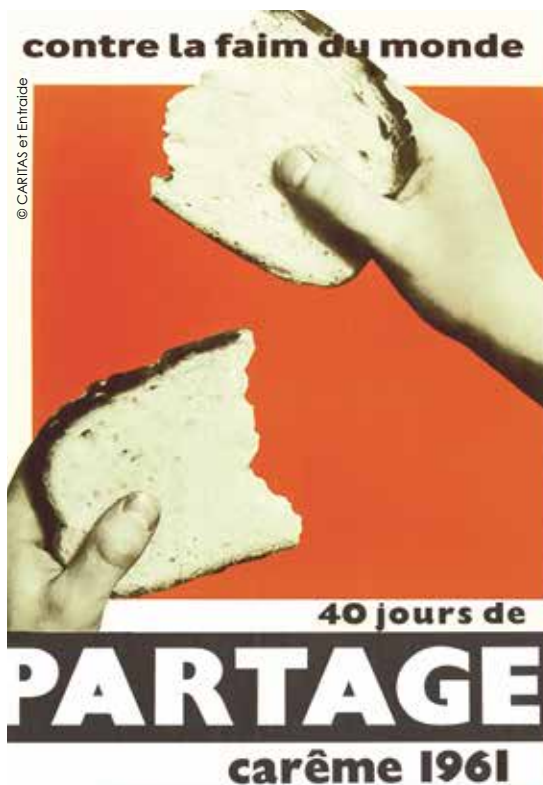
Émoi à Nicosie. Comptant faire ériger une nouvelle cathédrale, l'Église orthodoxe locale s'est permise de raser sans permis quatre bâtiments classés comme patrimoine culturel.

CALENDRAIRE.

Une Journée mondiale des grands-parents et des personnes âgées sera désormais célébrée chaque année par l'Église catholique le quatrième dimanche de juillet. En Belgique, une fête des grands-parents existe déjà le premier dimanche d'octobre.

PARADOXAL.

L'Église orthodoxe roumaine a choisi de soutenir les campagnes de vaccination contre la covid. Mais, en même temps, elle ne condamne pas fidèles et popes qui continuent à avoir des pratiques à risques...



CARÊMES DE PARTAGE.

Trois des affiches qui, depuis soixante ans, ont sensibilisé les catholiques aux drames des pays du Sud.

Cette année doublement jubilaire, les permanent·e·s et bénévoles d'Entraide et Fraternité-Action Vivre Ensemble (EF-AVE) l'ont entamée par vidéoconférence et la lecture d'un message de félicitations et d'encouragements du pape François. Mais sans les interventions de leurs partenaires, pourtant évoqués à de nombreuses reprises. La petite brochure *1961-2021-Soixante années de solidarité* rappelle qu'en 1961, les évêques de Belgique ont lancé un appel à l'aide pour les victimes de la famine au Kasai dans la nouvelle et déjà mouvementée République du Congo.

Récoltant l'équivalent de quatre cent mille euros, cet appel était organisé par Caritas, avec pour thème *Entraide et Fraternité – Broederlijk Delen – Bruterlich Teilen*. Ce nom sera donné à l'ONG nationale fondée deux ans plus tard dans le but d'organiser la solidarité des catholiques belges avec les pauvres du Tiers-Monde. Spécialement lors des Carêmes de Partage, comme cela se faisait déjà dans diverses Églises d'autres pays, pour aller au-delà des aides caritatives et paternalistes. Cela, au moment où l'ONU lançait la première décennie pour le développement, dans une vision trop linéaire et très occidentale. À cette époque, l'actuelle Coordination internationale pour le développement et la solidarité (CIDSE) a vu le jour. Regroupant une petite vingtaine d'ONG catholiques de pays de l'hémisphère Nord, elle a toujours eu son siège à Bruxelles.

POUR UN DÉVELOPPEMENT INTÉGRAL

Cette démarche est appuyée en 1967 par le pape Paul VI dans l'encyclique pour le développement des peuples *Populorum progressio*, prônant un développement intégral. Elle l'est aussi, en 1971, avec le lancement en Belgique d'une campagne d'Avent, sous le nom de *Vivre Ensemble* à Bruxelles et en Wallonie, pour soutenir des projets de lutte contre la pauvreté. Avant même la fin de l'ONG unitaire en 1978, Action Vivre Ensemble et Entraide et Fraternité consi-

dèrent comme des partenaires les bénéficiaires fiables des soutiens transitant par elles. Ce sont autant de femmes et d'hommes, dont des évêques, engagés aux côtés des pauvres. Y compris au sein du Partenariat asiatique pour le développement humain qui a privilégié une approche égalitaire entre donateurs et bénéficiaires. En 1974, Barthélemy Tchuem, prêtre camerounais, est le premier de tous ces partenaires qui témoigneront lors de quasi tous les Carêmes de Partage.

En 1990, la campagne *On a marché sur la Terre* marque l'engagement pour un développement respectueux de l'environnement, précédant le Sommet de Rio en 1992, l'adoption des objectifs du millénaire par l'ONU en 2000 et l'encyclique *Laudato Si* du pape François. En 2008, la souveraineté alimentaire est choisie comme axe central du programme financé par la Coopération au développement. Avec des actions répétées pour l'annulation de la dette des pays pauvres et une attention spéciale portée à la promotion des femmes et aux rapports de genres.

DÉFIS RELEVÉS ET À RELEVER

Un livre reviendra plus en détails sur les *Soixante ans d'action pour la Justice dans le monde*. Présenté dans sa préface comme « un récit d'auto-apprentissage » par le professeur de sociologie émérite Michel Molitor, ancien président de EF-AVE, il est basé sur des interviews et contributions de permanent·e·s, bénévoles et partenaires. Avec une analyse des défis relevés et encore à relever par le tandem chrétien belge, quasi unique en son genre, pour remplir ses trois missions : soutenir financièrement des partenaires, sensibiliser le public et interpeller les responsables politiques. Cet ouvrage évoque également les appuis et oppositions à l'*Opération Trois Troncs*, imaginée dans les années 70 par des prêtres du Hainaut pour soutenir des projets de développement comme « chances de libération », le travail de conscientisation en Belgique ou des programmes humanitaires et de formation de mouvements de libération.

Aide et enrichissants partenariats

SOIXANTE ANS DE SOLIDARITÉS

Jacques BRIARD

Deux anniversaires, les soixante ans de Carême de Partage et les cinquante de la Campagne d'Avent, sont l'occasion de revenir sur les multiples actions et campagnes menées tout au long de ces années par Entraide et Fraternité – Action Vivre Ensemble.

Il y est aussi question des soutiens, diversement acceptés, aux théologiens de la libération et aux opposants à l'apartheid, ainsi que du fonctionnement en cogestion pratiqué de 1978 à 2008. Cette pratique a été remplacée depuis par un « *management* hiérarchique », tout aussi accepté de manière variable, dans ce monde postérieur à la Guerre froide où progressent le système néolibéral, la pauvreté, la société civile et les exigences des bailleurs de fonds publics.

Les enrichissants voyages de bénévoles dans le Sud, les colloques Nord-Sud ou les engagements avec Justice et Paix et le Centre National de Coopération au Développement (CNCD 11.11.11) sont également relevés. De même que la participation d'Action Vivre Ensemble au Réseau wallon de lutte contre la pauvreté (RWLP) et celle d'Entraide et Fraternité à la CIDSE, à laquelle s'ajoute le récent engagement de l'ONG belge en Israël-Palestine. De plus, afin de « *continuer à être des grains de justice*

dans le monde », selon son actuel président Christian Valenduc, EF-AVE entend s'inspirer des encycliques *Laudato Si !* et *Fratelli Tutti*, notamment dans le cadre des initiatives plus ou moins avancées visant à développer une Église en transition dans les diocèses et vicariats de Wallonie et Bruxelles.

SOUVERAINETÉ ALIMENTAIRE

Cette année, l'ONG belge invite à nouveau à soutenir ses partenaires au Sud-Kivu, province de l'est de la République Démocratique du Congo frappée par les conflits et l'exploitation non régulée des ressources naturelles. Elle y appuie six groupes, dont le bureau de développement du diocèse de Kasongo, qui défendent la sécurité et la souveraineté alimentaires, soit le droit des paysannes et paysans à se nourrir de leurs propres productions, grâce à la promotion de l'agriculture familiale et de l'agroécologie. Certains d'entre eux bénéficient d'un cofinancement de

la Coopération belge au développement, comme des partenaires de l'ONG dans d'autres pays et continents.

EF-AVE lance aussi une pétition pour l'annulation par le gouvernement belge de la dette des pays du Sud qui frappe particulièrement les populations pauvres. Cette campagne s'inscrit ainsi dans la tradition biblique des remises des dettes liée aux jubilé, reprise dans l'enseignement social de l'Église, appels du pape François compris. En Belgique, elle est menée par une coalition nationale et pluraliste, avec l'appui des évêques, de Caritas et de Justice et Paix. ■

Pour ce Carême de Partage 2021 : brochures *Vivre le Carême de Partage* et *Pistes de célébrations*, documents relatifs aux partenaires du Sud-Kivu et à la campagne Dette, poster *La table du monde* avec des tapisseries de précédents Carêmes, plaquette et livre sur les soixante années de solidarité. Entraide et Fraternité, rue du Gouvernement provisoire 32, 1000 Bruxelles.
✉ commandes@entraide.be
☎ 02.227.66.80
🌐 www.entraide.be
🌐 www.annulerladette.be

INDICES

OPPOSÉE.

Le Parlement portugais a récemment voté une loi autorisant la mort médicalement assistée, faisant de ce pays le quatrième d'Europe à permettre cette pratique. L'Église portugaise exprime sa « *tristesse* » et son « *indignation* ».

NOMMÉS.

L'Organisation mondiale du mouvement scout (OMMS) et l'Association mondiale des guides et éclaireuses (AMGE) figurent parmi les nommés pour le prix Nobel de la paix 2021.



SANITAIRE.

Un distributeur d'eau bénite, semblable à celui qui propose du gel hydroalcoolique, a été installé dans une église de Vannes (France). Il suffit d'appuyer sur la pédale pour se servir. Un dispositif révolutionnaire !

PROTÉGÉS.

L'Assemblée générale de l'ONU a adopté une résolution initiée par l'Arabie Saoudite, et soutenue par le Maroc, poussant à une « *culture de paix et de tolérance pour sauvegarder les sites religieux* ». Une conférence mondiale est prévue prochainement pour soutenir cet objectif.

MULTIDIMENSIONNELLE.

Connue pour ses analyses qui ont fait sa notoriété, la *Revue nouvelle* a marqué ses septante-cinq ans d'indépendance fin 2020 avec la volonté de continuer à faire exister le débat d'idées et une réflexion multidimensionnelle sur le monde.

Frédéric Lenoir

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

« LE SACRÉ, UN ÉTAT DE SIDÉRATION OU D'ÉMERVEILLEMENT »

Le sacré est une émotion. Et chacun peut en faire l'expérience personnelle. Telle est la conviction du sociologue et essayiste Frédéric Lenoir, qui l'a lui-même expérimentée au cours de sa vie et de ses voyages. Il y consacre un livre de photographies, prises lors de ses rencontres à travers le monde à la recherche des formes du sacré.

Pour Frédéric Lenoir, on ne peut tout simplement distinguer le sacré du profane, comme cela se fait trop souvent. Il partage plutôt l'avis du théologien et philosophe luthérien Rudolph Otto pour qui le sacré est un sentiment universel, une émotion, que ressent l'être humain. *« Il va en être bouleversé, ému, et considérer l'expérience qu'il vit comme unique, explique l'essayiste. C'est un quelque chose qui nous dépasse. Mais qui n'est pas lié à une institution religieuse qui sépare sacré et profane. »*

Cette expérience, il est persuadé que tout être humain peut la faire, lors d'un moment où il se sent émerveillé, ébloui par une événement qui le transcende et le met dans un état de sidération ou d'émerveillement. *« J'ai utilisé cette définition pour les voyages qui ont construit la série de documentaires que j'ai faits pour Arte, et pour mon livre. À travers toute la planète, j'ai rencontré des gens qui vivaient des expériences des sens du sacré de manières très diverses, religieuses et non religieuses. Dans les deux cas, ils m'ont parlé d'émerveillement, d'éblouissement, d'un moment qui les a transcendés. C'est parce que l'être humain s'interroge sur le mystère de son existence, sur le mystère et la beauté du monde, qu'ensuite ont pu naître des religions qui ont apprivoisé ce sentiment du sacré. Elles lui ont donné une direction, un cadre, un langage, des symboles, des croyances, des rituels. Tout ce que le sociologue Max Weber appelle la domestication du sacré. »*

UNE EXPÉRIENCE PERSONNELLE FORTE

Le sacré, Frédéric Lenoir l'a lui-même expérimenté. *« J'ai été élevé dans un monde catholique. On m'a transmis des dogmes. On allait à la messe le dimanche. Cela ne m'a jamais inspiré une seule émotion. Par contre, je me souviens de moments très puissants où, dans la forêt, je voyais des faisans ou des rayons de soleil à travers les sous-bois. Cela me bouleversait. Je me disais que le monde était beau, que la nature était belle. Cette émotion d'émerveillement m'a profondément marqué et m'a donné un sens spirituel. Le sens qu'on n'est pas là par hasard. Que l'harmonie du monde, sa beauté, ne sont pas une coïncidence, mais un mystère qui nous dépasse. Une transcendance. Voilà ce qui m'a connecté au spirituel. Mon intérêt pour les religions n'est venu que bien après. »*

À dix-neuf ans, Frédéric Lenoir ouvre les Évangiles pour la première fois. En lisant le dialogue du Christ et la Samaritaine, il ressent un sentiment extrêmement puissant. *« Une émotion d'amour. J'ai senti que tout le message, la personne du Christ, étaient portés par l'amour. Cela m'a bouleversé. J'ai revécu là, d'une manière plus explicitement religieuse, une émotion similaire à celle que j'avais eue dans la nature. »* Il fera ensuite d'autres expériences identiques, notamment en priant, ou en pratiquant la méditation.

UNE EXPÉRIENCE MYSTIQUE

Dans son numéro de décembre, *L'appel* publiait un article de notre regretté Thierry Tilquin à propos du sacré. Il y écrivait : *« Le sacré n'existe pas en soi. Il est ce que l'on sacralise, ce pour quoi on est prêt à se battre, à se sacrifier ou à donner sa propre vie. En quelque sorte, le sacré s'humanise en se sécularisant. »* Frédéric Lenoir partage la même opinion : le sacré existe à partir du moment où

on le nomme, où on reconnaît quelque chose comme une expérience qui a une valeur unique. Dans le cadre de son livre et de ses films documentaires, il a notamment rencontré Guillaume Néry, qui plonge sans oxygène à cent vingt mètres sous la mer, et reste onze minutes sous l'eau. Celui-ci lui a dit que, en plongée, dans le silence absolu, il ne faisait plus qu'un avec les éléments. À la suite de l'écrivain Romain Rolland, Frédéric Lenoir pense que cette fusion du moi et du tout *« crée le sentiment d'une abolition qui est au cœur de l'expérience mystique, qu'elle soit religieuse ou sauvage, c'est-à-dire hors religion. Elle est vécue par plein de gens qui ne sont pas religieux, mais aussi par les mystiques de toutes les religions »*.

Frédéric Lenoir a passé sa vie à étudier l'histoire des religions, des croyances et des spiritualités. Pendant quarante ans, il a voyagé. Et s'est rendu compte qu'il existait plusieurs types de grandes expériences de quête du sacré. Il en a relevé cinq : celle de la nature, de la marche, de la sagesse, de la solitude et celle de la beauté. Il les explique. *« Beaucoup de nos contemporains, lorsqu'ils sont dans la nature, ont le sentiment de faire lien avec elle, de la ressentir comme un organisme vivant. On redécouvre aujourd'hui une expérience de type mystique à travers le lien avec la nature. »* La marche met en mouvement à la fois le corps et l'esprit, ce qui permet de relâcher l'activité habituelle du mental. Elle déstabilise les modes de vie actuels et pousse à sortir de sa zone de confort. *« La sagesse est un ressenti intérieur, lié à l'introspection et la méditation. Dans le silence et l'intériorité, on peut atteindre la découverte d'un moi plus profond que notre moi psychologique, qu'on pourrait appeler le divin. Dans l'expérience de la solitude, des gens se mettent en condition de se séparer du monde pour essayer de rencontrer l'absolu d'une manière ou d'une autre. Enfin, il y a la beauté. Tous ceux qui, par tous les arts, tentent de toucher le sacré et de l'exprimer. »*

UNE EXPÉRIENCE HUMAINE

L'album de photographies de Frédéric Lenoir visite ces cinq aspects du sacré au travers de rencontres aux quatre coins du monde. Parmi celles-ci, quelques-unes l'ont particulièrement marqué. *« Au Guatemala, j'ai été très bouleversé par quatre femmes mayas qui accomplissaient un rituel chamanique face à un volcan entré en éruption pendant la cérémonie. Cela a duré six heures et m'a laissé une trace impérissable. Au Japon, je retiens la marche avec les adeptes du Shugendo, un mélange de bouddhisme et de shintoïsme. Ils marchent pour être à la fois dans une sorte de pleine conscience, et pour être en dialogue avec les esprits de la nature et de la montagne. C'est très beau. Il y a eu aussi ce pèlerinage soufi en Éthiopie sur le tombeau de Cheikh Hussein, un saint du XIIe siècle. Dans le nord de l'Éthiopie, j'ai aussi rencontré un vieux moine copte de 84 ans qui vivait depuis l'âge de treize ans dans ces montagnes rocheuses, avec des paysages sublimes. Ces expériences m'ont marqué à vie. » ■*



Frédéric LENOIR, *Les chemins du sacré*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2020. Prix : 33€. Via *L'appel* : - 5% = 31,35€.

Retrouvez le verbatim complet de cet entretien avec Frédéric Lenoir sur le site internet de *L'appel*.
www.magazine-appel.be



REFUGE.

De la bienveillance portée au quotidien de l'animal et le souci de s'adapter à ses besoins.

Sylvie est venue de Wavre adopter un chat au refuge Sans Collier. Le sien est mort de maladie. « *Ce n'est pas le chat qui habite chez moi, c'est moi qui vis chez lui* », sourit-elle, toute émue. Entrée dans la vaste pièce qui leur est réservée, jonchée de paniers, plaids et arbres en tissus, elle se dirige vers le tigré qui lui témoigne de l'attention, les autres ne daignant pas lever leurs paupières. « *On ne choisit pas un chat, c'est le chat qui vous choisit* », peut-on lire en grand.

Quand on la découvre, gisant dans ses excréments et maintenue par une courte laisse à une rambarde d'escalier, Fiona est squelettique. Le refuge la prend directement en charge. Il faudra quatre mois à la petite chienne pour récupérer son poids et revivre normalement. Ce sauvetage va sensibiliser plus de deux millions de personnes sur les réseaux sociaux et générer le hashtag #JeRêvePourFiona. L'auteur de ces maltraitances, quant à lui, n'a pas été poursuivi par la justice, malgré l'action menée par son nouveau lieu de vie.

PRESQUE CINQUANTENAIRE

Sans Collier est l'un des plus grands refuges de Wallonie. Créé en 1972 à Chastres par un couple qui faisait du placement de maître à maître, il s'est installé en 2018 sur la commune de Perwez dans de vastes bâtiments tout neufs autofinancés grâce aux dons, l'ASBL ne recevant aucune subvention ou aide publique. Quatre-vingts chiens et cent-vingt chats y sont logés en permanence sur les quelque mille six cents qui transitent chaque année. Plus de quarante pour cent ont été abandonnés, suite à un déménagement, un divorce, un décès, un changement de travail, voire la perte de celui-ci. Ce peuvent être des chiots reçus en cadeau, achetés quelques semaines plus tôt à deux mille euros dans un élevage, comme des vieux chiens de dix-sept ans. Un même pourcentage concerne des animaux trouvés, errants, principalement des chats. Le reste regroupe des animaux saisis pour maltraitance. « *La vraie maltraitance est assez rare*, commente son jeune directeur, Sébastien De

Jonge. *Le plus souvent, il s'agit de négligence. Certains comportements relèvent de la pathologie, des gens peuvent avoir vingt chiens ou trente chats chez eux.* » Et de citer l'exemple d'une octogénaire vivant avec septante bêtes et dormant avec un mouton. « *Dans la majorité des cas, on trouve derrière des drames sociaux.* »

Le refuge reçoit par an près de cent mille demandes et environ vingt mille visites qui ne débouchent sur une adoption que pour un peu plus de cinq pour cent d'entre elles. L'animal n'est pas mis en évidence sur son site afin de ne pas aller chercher de potentiels adoptants, mais de susciter une démarche volontaire de leur part. Arrivé sur place, le candidat à l'adoption arpente les couloirs où sont alignées de confortables cages nanties toutes d'un double espace donnant parfois sur l'extérieur. À son passage, leurs occupants manifestent leur enthousiasme par des aboiements diversement soutenus ou, plus ou moins avachis dans leur panier, se contentent de jeter un regard interrogateur.

VISITE SUR PLACE

Durant l'échange qui suit cette visite, un responsable examine la capacité du postulant à détenir un animal et l'oriente vers l'un ou l'autre pensionnaire. En cas d'accord, une promenade est organisée dans un espace prévu à cet effet à l'arrière du bâtiment, dernière étape avant l'adoption. Dans certains cas, une visite supplémentaire ou un temps de réflexion peut être demandé. Le refuge reste propriétaire de l'animal jusqu'à sa mort. Il appelle son nouveau maître dans les semaines qui suivent, puis l'un de ses représentants se rend sur place entre le troisième et le sixième mois. Un chien reste en moyenne trente jours au refuge, un chat, quarante-cinq. Il n'y a quasiment pas d'euthanasie, sauf en cas de maladie incurable. Si, durant le premier confinement, le nombre d'abandons a chuté de cinquante pour cent, il a connu un vif reflux sitôt le pays déconfiné, sans que le nombre d'adoptions n'augmente pour autant.

Un refuge pour chiens et chats

SANS COLLIER, MAIS AVEC CŒUR

Michel PAQUOT

Situé à Perwez, à la lisière du Brabant wallon et du Namurois, le refuge Sans Collier accueille plusieurs centaines de chiens et chats pour adoption. Tout en militant pour la cause animale.

DEUX CENTS BÉNÉVOLES

En plus de ses douze salariés, Sans Collier tourne avec deux cents bénévoles : des jeunes, des cadres dans de grosses entreprises, des gens qui n'ont jamais travaillé de leur vie ou sont en réinsertion après avoir fait de la prison, des personnes à handicap, etc. Alexia Diogo prête main-forte à l'association depuis plus de deux ans, à raison d'une journée par semaine, à laquelle s'ajoute du trappage de chats, par exemple après le décès de leur propriétaire. « Dans ce refuge, se réjouit-elle, on trouve beaucoup de bienveillance, d'attention portée au quotidien de l'animal, le souci de toujours s'adapter à ses besoins. Le matin est consacré au nettoyage des cages, au nourrissage et aux soins. L'après-midi, on stérilise les chats ou on pèse les chatons lorsque c'est la période, et on sort les chiens. »

Cette éducatrice spécialisée en psychiatrie et pédopsychiatrie est aussi la marraine d'un chien resté très

craintif suite à des actes de violence. En plus de verser une somme mensuelle pour son entretien, elle l'emmène dans de longues balades, pour « le socialiser et l'aider à reprendre confiance en l'humain ». Famille d'accueil pour chats, elle s'est récemment occupée de chatons de deux semaines qui, déposés au refuge à trois mois et demi, ont été adoptés dans les vingt-quatre heures. « La séparation est vraiment dure, mais je me suis blindée. Le but est qu'ils aient une famille pour la vie. » Quatre mois après Boule, un chien de quatorze ans, Alexia vient d'adopter Potter, un vieux matou atteint d'une maladie infectieuse et d'un cancer de l'intestin. Elle héberge aujourd'hui six chiens, dont un paraplégique rapatrié du Maroc, ainsi que trois chats.

Sans Collier se mobilise pour la cause animale en général, par exemple contre les élevages industriels de bovins ou les poules en batterie. « Toute cause mérite d'être défendue, argumente Sébastien de Jonge, face à l'accusation répétée de privilégier l'animal au dé-

triment de l'humain. Si on commence à hiérarchiser les souffrances, on ne fait plus rien. Ceux qui donnent pour les animaux donnent aussi pour les humains. On n'a pas un cœur pour les uns et un pour les autres. Et cette cause représente moins de cinq pour cent de l'ensemble de la générosité du grand public. »

« Elle est aussi une réalité humaine. On aide des gens tous les jours, tant ceux qui viennent déposer leur animal que ceux qui en adoptent. On a par exemple placé un chien dans une famille dont la fille est atteinte de leucémie. L'importance d'un animal de compagnie pour des dépressions ou des AVC a été prouvée. En plus, des personnes retrouvent ici une vie dans la société, et on travaille beaucoup avec des centres de soin psychiatriques, on organise des ateliers où des personnes viennent se reconstruire. Notre travail est plus social qu'animal finalement. » ■

Sans Collier, chaussée de Charleroi 68, 1360 Perwez.
www.sanscollier.be/

Femmes & hommes

ZARA MOHAMMED.

Cette consultante de 29 ans vient d'être élue Secrétaire générale du Conseil musulman de Grande-Bretagne. C'est la première fois qu'une femme prend la tête de cette organisation.

ZINEB EL RHAZOU.

Cette militante des droits de l'homme, écrivaine et journaliste (notamment à *Charlie Hebdo*) a été proposée pour le prix Nobel de la paix en raison de son combat pour la liberté d'expression et les droits de l'homme face à l'islamisme.



PLANTU.

Fin mars, ce dessinateur historique du quotidien français *Le Monde* sera remplacé par des dessins d'origines diverses de *Cartooning for peace*, association qu'il a créée il y a quinze ans avec Kofi Annan, ex-secrétaire général de l'ONU.

AUDREY LOUPS.

Ancienne nutritionniste et acuponctrice, femme d'un ex-prêtre catholique, elle dirige l'association *Âme de femme* qui veut « semer des graines de valeurs féminines dans le monde » et lance une formation par et pour les femmes, destinée à révéler leur « féminin sacré ».

BERNARD VAN VYNCKT

Doyen de Marche, ce flamand d'origine vient d'écouler 3 000 exemplaires de son livre *Rastrind ses*, qui contient les vingt premières chroniques en wallon qu'il a proposées sur la radio RCF Sud Belgique (ainsi que leur traduction en français). L'ouvrage est même en vente sur Amazon. Et un deuxième volume est, paraît-il, en préparation.



Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Ingénieur devenu photographe, Pedro Correa propose d'écouter ses aspirations profondes plutôt que de viser une réussite professionnelle strictement carriériste. Dans son livre *Matins clairs*, ce quadragénaire d'origine espagnole explicite ce point de vue et son parcours suite à son discours très remarqué fin 2019, lors de la remise des diplômes des nouveaux promus ingénieurs de l'UCLouvain.

Pedro CORREA

« J'AI ÉCOUTÉ LA VOIX QUI NOUS ANIME, NOUS RELIE, NOUS DÉPASSE »

— **Comment expliquez-vous la résonance de votre discours vu plus de dix millions de fois sur les réseaux sociaux ?**

— J'ai résumé quelques convictions qui me sont apparues dans mon cheminement et dont on parle si peu pendant les études : la quête de sens, ce qui fait ou non le bonheur, la joie ou non au travail. J'ai notamment parlé du *burnout* qui n'est pas nouveau, mais qui a pris aujourd'hui une dimension tellement énorme qu'on ne peut plus en parler. Ce retentissement est une preuve qu'il existe un éveil dans la société actuelle face à des questionnements liés au sens. J'ai reçu de nombreux messages de gens qui me remercient. Ils disent qu'ils se sentent ainsi moins seuls et qu'ils n'ont jamais osé s'exprimer à voix haute parce que c'est stigmatisant de se dire en *burnout* et en quête de sens. Ils m'ont incité à poursuivre ma réflexion. Le *burnout*, on peut le voir comme quelque chose de très triste ou bien de l'ordre du renouveau. La prise de conscience peut être aussi le début d'une solution.

— **Vous venez de prolonger ce discours par un livre qui explicite votre propos et votre parcours. On y découvre que vous êtes d'origine espagnole, arrivé en Belgique en 1990 à l'âge de treize ans...**

— Je suis arrivé à Bruxelles parce que mon père a été nommé professeur de littérature espagnole à l'École européenne, après l'avoir été à Avignon. Il était professeur dans l'âme et voulait élever les jeunes vers de nouveaux horizons. Il venait d'une région pauvre. Mon grand-père était maçon, avait connu la guerre civile, le régime dictatorial de Franco. Cela laisse des traces. Mon père a pu exercer un métier qui avait de l'aura et apportait confort et liberté. Il a aspiré de façon naturelle pour ses enfants à être ambitieux et, à dix-huit ans, j'ai suivi ces conseils.

— **Vous a-t-il aussi transmis des valeurs altruistes, de solidarité ?**

— Bien sûr. Il m'a fait passer des choses utiles et touchantes, comme la solidarité, le désir de vouloir élever les moins favorisés grâce à l'éducation. Tout en étant devenu anticlérical, il a toujours été touché par l'amour du prochain et la parole du Christ au sens le plus noble. Il m'a aussi transmis des choses dont je n'avais plus besoin, comme être compétitif, meilleur que les autres. Devenir adulte ce n'est pas tout rejeter, mais faire le tri dans ce qui nous a été communiqué et ne garder que ce qui nous est réellement utile.

— **Après vos études d'ingénieur, quelle a été votre expérience du monde du travail ?**

— J'ai commencé par un doctorat et de la recherche pendant quatre ans, puis je suis entré dans une PME fondée par des amis qui partageaient certaines valeurs. J'y suis resté trois ans avant d'être engagé par une multinationale bancaire. J'ai vu les coulisses du système avec des équipes

hiérarchisées, des emplois qui parfois n'ont aucun sens ou dont on pourrait se passer. J'y ai fait mes armes et j'ai aussi beaucoup appris de choses utiles. J'ai compris plus tard que je n'étais pas à ma place dans cette entreprise, un monde extrêmement codé, où tout est très linéaire, avec peu de créativité, de prise de risque. Beaucoup de gens sont malheureux parce qu'ils remplissent des tâches ingrates, inutiles.

— **La mort accidentelle de votre père quand vous aviez trente ans a été déterminante dans votre cheminement personnel ?**

— Je me suis rendu compte à ce moment-là de manière aiguë que j'étais mortel et pouvais, comme nous tous, mourir du jour au lendemain. On le sait intellectuellement, mais je l'ai appréhendé intimement. Dans notre société, on occulte cela. Alors s'est posée à moi de manière intense cette question : qu'est-ce que je veux faire de ma vie ? Une demande urgente de sens m'est apparue.

« Ma spiritualité est très artisanale, autodidacte, non reprise d'une religion. »

— **D'autres jalons ont contribué à votre changement de cap ?**

— À la suite de la mort de mon père, j'ai consulté un psychologue. Je me suis rendu compte que j'avais à faire le deuil de son départ, et aussi des notions de compétition, de carrière, et oser risquer autre chose, écouter cette voix intérieure qui était inexistante au début. J'ai aussi questionné des amis croyants sur leur foi, quelque chose qui m'avait toujours posé question parce que, suite à mon milieu familial, j'étais très cartésien, assez anticlérical. Je ne comprenais pas comment on pouvait passer du temps dans une église pour des choses qui, pour moi, n'existaient pas. Je ne croyais que ce que je voyais. Quelque chose a changé en moi et j'ai commencé à entendre cette voix intérieure qui m'appelait à voir la réalité autrement. Mon projet de devenir artiste photographe dans une démarche très peu figurative est allé dans ce sens, chercher à capturer ce qui autour de nous est invisible à l'œil nu pour le rendre plus visible.

— **Dans votre livre, vous écrivez : « J'ai progressivement écouté la voix qui nous anime, qui nous relie et qui nous dépasse. » Cette voix-là, d'aucuns l'appellent Dieu ou le divin si on ne veut pas trop la personnaliser...**

— Ma spiritualité, je peux en parler, mais de manière très pudique. C'est une spiritualité très artisanale, autodidacte, qui m'est propre, non reprise d'une religion. Je n'avais aucune éducation spirituelle. J'ai tâtonné. Je vis aujourd'hui en lisant des préceptes de méditation zen du bouddhisme, tout comme je peux vouloir incarner des préceptes chré-

tiens d'amour du prochain. Il y a une vérité que je ne nomme pas Dieu, mais l'Univers, que je ressens comme présente partout, en nous et dans tout le vivant. Je n'ai jamais été particulièrement attiré par la lecture des Évangiles. Je pense que la voie chrétienne, à l'origine, est très similaire à d'autres voies spirituelles où je me retrouve. Selon moi, il y a quelque chose autour de nous qui nous dépasse et est commune à tout le monde. Cela a été traduit en des termes différents selon les cultures qui ont donné lieu à diverses religions, avec des messages identiques : amour du prochain, amour du divin que l'on retrouve notamment dans la nature.

— Un groupe de réflexion avec des amis vous a aussi aidé dans votre cheminement...

— Ce groupe a été un outil formidable et, grâce à lui, je me suis rendu compte que je n'étais pas seul dans ce genre de questionnement existentiel. L'introspection est souvent décriée par ceux qui n'en ont jamais fait l'expérience, comme quelque

« L'introspection peut être un élan vers les autres. »

chose de nombriliste, égocentrique. Je l'ai au contraire expérimentée comme un élan qui tend vers les autres, et ce groupe en a été

la preuve : en prenant du temps pour nous, nous nous sommes rassemblés pour discuter de questions existentielles. Le changement de vie n'est pas quelque chose de simple. Remettre en question les injonctions entendues pendant trente ans demande de l'énergie. C'est extrêmement dur. Mais faire cela en groupe confère une réelle légitimité à nos questionnements.

— Le métier d'artiste-photographe allait dans le sens de ces aspirations profondes ?

— J'ai eu l'impression que ma place était là, que je pouvais ainsi communiquer une façon différente de voir les choses. Dans la multinationale, je ne pouvais pas avoir d'impact en écrivant simplement des rapports. La photographie est pour moi une manière de transmettre aux autres ma vision du monde. Elle est une invitation à regarder, à chercher la beauté, là où elle n'est pas spontanément visible.

— Et maintenant, vous êtes passé à l'écriture...

— L'écriture était pour moi l'étape suivante naturelle en ce qui concerne mon envie de communiquer et de participer à l'élan collectif pour changer une société qui va dans la mauvaise direction. Si on continue à produire comme on le fait, on risque l'anéantissement de l'espèce humaine.

— Un moment important dans votre cheminement a été celui où vous avez annoncé à votre supérieur que vous vouliez quitter l'entreprise...

— J'y suis allé à petits pas, je ne suis pas parti sur un coup de tête. Cela a été très graduel. J'ai d'abord demandé un quatre-vingtième temps, puis un mi-temps. Mener de front deux demi-vies comme photographe et comme chef de projet dans la banque devenait inconfortable. J'ai donc rencontré mon supérieur et je lui ai demandé comment faire pour organiser ce départ de la manière la moins douloureuse pour tout le monde et faire la transition, ce qui fut fait sans claquer la porte et en bons termes. J'avais le fantasme de changer la banque de l'intérieur. Ce n'était pas possible. Mais, en partant, j'ai créé plus de questionnements en interne en montrant qu'il est possible de s'en aller.

— Ce n'est pas facile de passer du statut de salarié à celui d'indépendant avec toute l'incertitude financière qu'on imagine...

— Cela a été dur au début, je n'avais pas de gros moyens. Dans ma famille, la peur du manque a été très présente. On a connu avant moi la faim, la guerre civile, il y avait donc une recherche de sécurité. Avec un thérapeute, j'ai travaillé cette peur de manquer. Et j'ai suivi les conseils de professionnels accompagnant les indépendants qui lancent leur propre job. Cela a marché pour moi, en m'écoulant, en sachant que j'avais des capacités qui me permettraient d'y arriver. Et aussi en étant bien conseillé et entouré pour faire face aux problèmes administratifs et autres.

— Vous avez dû restreindre votre train de vie ?

— Ce fut une agréable surprise de découvrir que j'avais besoin de moins d'argent que je ne le pensais. J'ai constaté que, précédemment, je dépensais beaucoup d'argent pour panser mon mal-être intérieur par de la surconsommation. Cette diminution de train de vie n'a pas été contraignante. J'ai incarné l'adage de la sobriété heureuse : moins de biens et plus de liens.

— Vous participez directement ou indirectement à un mouvement, une association active dans le changement de société ?

— Pas officiellement, mais oui, en support, en sympathisant de beaucoup de mouvements. Je termine mon livre par un appel, un chant d'union de toutes les « relèves ». Les changements sociétaux souhaitables sont multiples, que ce soit sur le climat, le vivant, le végétarisme, l'égalité homme-femme, les inégalités sociales, le racisme, les réfugiés. Tous ces mouvements vont dans le même sens de plus de solidarité, de bienveillance, d'un changement sociétal.

— Qu'est-ce que vous trouvez navrant aujourd'hui ?

— La légitimité donnée à des voix considérées comme sages, mais qui sont des répliques de modèles erronés du passé. Elles n'apportent rien de nouveau, alors qu'il y a tellement de voix intéressantes de la relève.

— Une idée qui vous tient à cœur ?

— Je considère que la démarche spirituelle et l'introspection qui ne tourne pas en rond de manière égocentrique sont un bien pour la cohésion sociale. Elles contribuent à l'altruisme et au changement social, à une forme de militance pacifique de résistance.

— Que vous inspire comme réflexion la pandémie ?

— Paradoxalement, à titre personnel, l'année 2020 a été celle où j'ai réalisé mon rêve d'être écrivain. Je me suis trouvé dans la joie de la création, de l'écriture et de constater ensuite que le livre avait un bon écho. Mais j'ai aussi été accablé par certaines dérives actuelles : l'individualisation du confinement et une peur omniprésente. La peur de la mort a été pour moi un éveil à la vie, à la prise de risques mesurés. Or, on fait l'inverse. On fait de la crainte de la mort un repli sur soi, on rentre dans des bunkers sanitaires. ■



Pedro CORREA, *Matins clairs, lettre à tous ceux qui veulent changer de vie*, Paris, L'Iconoclaste, 2020. Prix : 17€. Via L'appel : - 5% = 16,15€.

Le goût du bois et du vin

LA FABRIQUE À BARRIQUES

Photos et textes : Stephan GRAWEZ



Les quatre premiers tonneaux viennent d'être livrés au domaine viticole Vin de Liège à Heure-le-Romain (Oupeye). Anodin ? Pas tant que cela, car ces barriques sont wallonnes ! Didier Mattivi et un associé ont lancé en 2020 leur nouvelle société : Barwal (Barrels for Wine & All Liquids). Le projet démarre doucement, avec déjà une production d'environ vingt-cinq fûts. Si Barwal est la face visible du tonneau, deux autres acteurs interviennent en amont : la scierie Hontoir de Faulx-les-Tombes et le tonnelier installé en Champagne... à deux cents kilomètres.



PREMIÈRE ÉTAPE.

À la scierie Hontoir, entreprise familiale créée en 1924, nonante pour cent du bois traité provient de forêts wallonnes. Pour les barriques de Barwal, il arrive de Rochefort. La sélection des meilleures grumes (trunks ébranchés) de chêne est sévère. « *Nous choisissons un bois de premier choix, à croissance lente, sans nœuds et avec un fil droit pour éviter que la planche ne se voile lors de la chauffe* », explique Geoffroy Hontoir.



DE LA SCIERIE AU TONNELIER.

« *Le chêne est un bois résistant, qui tient bien et permet d'assurer une bonne étanchéité des tonneaux* », explique Didier Mattivi. Geoffroy Hontoir renchérit : « *Il existe différentes qualités de chêne, mais les tonneliers exigent le haut de gamme. Ce sont parfois des arbres qui ont entre cent cinquante et deux cents ans.* » Pour l'instant, les grumes sont livrées à la Tonnellerie de Champagne. Là, dans l'atelier de merranderie, le bois n'est pas scié, mais fendu en merrains (lattes rectangulaires).



MERRANDERIE.

Pour rapprocher la production et renforcer le circuit « local », les projets ne manquent pas. Geoffroy Hontoir espère d'abord développer un atelier de merranderie à Faulx-les-Tombes.



TONNELLERIE WALLONNE.

Ensuite, les partenaires envisagent d'ouvrir une tonnellerie à proximité d'ici trois ou quatre ans, afin que le cycle soit complètement « local ». La tonnellerie champenoise resterait dans le projet pour former les futurs tonneliers.



PETIT MARCHÉ.

Le marché belge étant encore assez limité, Barwal produirait environ vingt-cinq fûts par an en 2021 et 2022. Ensuite, la demande des domaines viticoles wallons – qui misent sur le « terroir » – devrait progresser régulièrement.



RYTHME NATUREL.

« On ne peut pas non plus aller plus vite que la nature », sourit Didier Mattivi. Les merrains doivent sécher trois ans avant de pouvoir être assemblés. Et la durée de vie d'un tonneau est normalement de cinq ans. « Nous essayons de la prolonger, par exemple en les recyclant chez des producteurs de rhum ou comme objet de décoration. » Parfois, les tonneaux servent aussi à stocker du vin, en alternative aux cuves inox, sans pour autant lui apporter les arômes initiaux d'un fût tout neuf.

La réussite

ÔTER LE RÊVE

À L'HUMAIN LE TUE

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon

Vouloir réussir sa vie est légitime, car la poursuite d'un rêve est un moteur de vie, d'autant plus en des temps difficiles.

Nous sommes loin des aspirations *bling-bling* des années 1980. Souvenez-vous des performances audiovisuelles d'un certain Bernard Tapie, présentateur d'*Ambitions* sur TF1. Le concept : sélectionner des candidats entrepreneurs de moins de vingt-cinq ans désireux de monter leur entreprise et *les conduire à la réussite*. Ce Graal, c'est Bernard Tapie lui-même qui en incarnait le concept *en raison de son succès dans le monde des affaires*. Un an plus tard, la présidente de la haute autorité demandait l'arrêt de l'émission, considérant que cette dernière servait surtout les ambitions du présentateur...

LES TEMPS CHANGENT

Le succès dans les affaires, l'abondance matérielle et le pouvoir furent longtemps les critères d'évaluation de la réussite. Avoir un Warhol dans son salon, posséder plusieurs immeubles et plusieurs voitures, côtoyer les hautes sphères de la politique, porter une montre tape à l'œil... en étaient les signes. Et ce n'est pas Jacques Séguéla qui aurait dit le contraire. Ce publicitaire ami de Nicolas Sarkozy déclarait au début des années 2000 : « *Si à cinquante ans on n'a pas une Rolex, c'est qu'on a raté sa vie.* »

Vingt ans plus tard, on constate que les modèles traditionnels se désagrègent. On parle désormais plus souvent d'accomplissement de soi et d'équilibre entre la vie professionnelle et la vie privée que de progression hiérarchique ou de salaires mirobolants.

Traverser une période de pandémie remet beaucoup de choses en question... Comment rêver encore de

réussite lorsqu'on est indépendant et qu'on voit ses revenus fondre comme neige au soleil ? Ce mot a-t-il encore le moindre sens pour un salarié qui sait que son emploi va disparaître ? L'Horeca, la culture, le tourisme, et tant de secteurs jugés *non essentiels* sont menacés, en particulier les plus petites structures qui ne survivront pas à une crise qui perdure. Tirer enseignement de ces mois angoissants et imaginer une nouvelle réussite dans un avenir post-pandémique est de plus en plus difficile.

UNE VIE MEILLEURE

Il faudrait un nouvel Eldorado ! Je ne parle pas de ce mirage d'une contrée fabuleusement riche en or qui a alimenté sur près de quatre siècles une sanglante course au trésor, mais de sa symbolique : *le rêve d'une vie meilleure*. Car la poursuite d'un rêve est un moteur de vie, d'autant plus en des temps difficiles. Chaque génération a le droit de rêver, d'imaginer son monde, de porter des projets. Vouloir réussir pour soi et pour ceux qui nous sont chers me semble légitime et je suis persuadée qu'ôter le rêve à l'humain le tue...

Il est une famille de philosophes qu'il est politiquement correct de revisiter lorsque les choses ne se passent pas comme on le voudrait, ce sont les stoïciens. Pour eux, seule l'action présente est signifiante, car le passé est figé et le futur est entre les mains de la providence... L'horizon de la sagesse se trouve alors dans le travail sur soi et la recherche de l'autosuffisance morale. Les chrétiens parlent de Dieu, les *stoïciens* de l'énergie cosmique, les mystiques du mystère... L'idée reste la même : il s'agirait de s'en remettre, sereinement, à ce qui nous dépasse et de *ne se concentrer que sur les choses qu'on peut maîtriser*.

Combien parviennent à cet état de zénitude, à cet endroit mental de détachement qui fait qu'échouer ou réussir ne signifie plus grand-chose ? Bien peu, je pense. Lorsque nous sortirons enfin de cet état de sidération engendré par cette peste contemporaine, je rêve de voir les plus forts tendre la main aux désenchantés pour repartir, ensemble, construire des rêves de réussite à n'en plus finir. ■

« MA GRÂCE TE SUFFIT »

Laurence FLACHON

**Pasteure de l'Église protestante de
Bruxelles-Musée (Chapelle royale)**



Jésus-Christ a-t-il réussi dans la vie ? Les disciples découragés sur la route d'Emmaüs auraient peut-être répondu par la négative, avant de faire la rencontre de celui qu'ils reconnurent grâce à une parole et un geste.

Les paroles de Celui qui s'est laissé arrêter et mettre à mort résonnent de manière toujours aussi décisive deux mille ans plus tard. Nombreuses sont les personnes dont la vie a été changée grâce à un rabbi qui parcourait les routes empoussiérées de Galilée, entouré par des disciples dont la mise devait être plus proche d'une bande de SDF que d'un groupement de directeurs financiers. Ce rabbi avait en outre un dangereux penchant pour les personnes que la bienséance, la loi sociale ou religieuse considéraient comme "suspectes", voire "impures". Tous, il s'obstinait à vouloir les réintégrer dans la société, les considérer comme dignes d'amour et d'intérêt.

SUBVERTIR POUR LIBÉRER

Tout cela a mal fini, comme on pouvait s'y attendre. Alors, Jésus-Christ, la *loose* ou la *win* ? Sa vie et sa mort ont, en tout cas, à jamais remis en question nos critères de réussite ou d'échec. Une parole essentielle à cet égard est bien celle rapportée par l'apôtre Paul dans la deuxième épître aux Corinthiens : « *Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse.* » (12,9) Les adversaires de l'apôtre lui reprochent son manque d'éloquence, sa supposée hypocrisie, son travail pour gagner sa vie... Il ne ressemble pas à un super-héros et a subi de nombreuses épreuves. Tout cela le disqualifie-t-il en tant qu'apôtre ? Non, répond Paul car il est témoin d'un

Dieu qui est toujours du côté des victimes, d'un Dieu qui révèle la mesure de son amour sans mesure là où l'œil humain ne voit que fragilité et impuissance.

« *Scandale et folie* », que la parole de la croix (1 Corinthiens 1, 18-25), pour les interlocuteurs de l'apôtre Paul : dans le dénuement d'une mort ignominieuse, une puissance qui se donne et met en crise tous les critères humains de puissance ! Peu importe ce que l'humain considère comme « puissant », comme « gage de réussite » : argent, pouvoir, savoir, prouesses en tous genres... Peu importe également ce que nous considérons comme faible, raté, indigne d'intérêt... Dieu porte un autre regard sur nos existences et sa parole nous encourage à faire de même.

RECONNAISSANCE INCONDITIONNELLE

La première partie du verset de la deuxième épître aux Corinthiens est très importante : « *Ma grâce te suffit.* » L'amour gratuit de Dieu est une reconnaissance inconditionnelle de notre existence. Face aux épreuves, aux échecs, aux humiliations, nous pouvons toujours puiser à cette source qui rompt le lien de dépendance à la réussite, l'exigence toujours plus contraignante de devoir « faire ses preuves ».

« *Ma grâce te suffit.* » Cette parole a le goût du repos, le goût de la liberté joyeuse retrouvée. Elle nous achemine vers la reconnaissance. Pas vers la comptabilité. Voilà pourquoi les théologies dites de la « prospérité » se sont égarées. Être conscient de la générosité de Dieu à notre égard, lui dire notre reconnaissance est une chose ; compter nos réussites, nos possessions et en faire des preuves de la bénédiction de Dieu en est une autre. Là où la parole de la croix vient subvertir nos critères de faiblesse et de puissance, les théologies de la prospérité conçoivent Dieu comme celui qui les légitime.

Dieu ne sert pas de caution aux rêves de puissance ou de réussite de l'être humain. Il l'invite à acquiescer à sa fragilité car c'est tout particulièrement en ce lieu que campe sa grâce qui transforme. ■

La réussite

LA RÉUSSITE

DANS LE CORAN

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



La réussite est une articulation équilibrée entre le plaisir éphémère et le bonheur durable.

En arabe, l'idée de réussite peut se traduire par le terme *Falah*. On peut comprendre ce mot dans le sens très large de *félicité*. Dans le Coran, il est fréquemment utilisé et côtoie un autre, très proche phonétiquement, *Farah*, qui désigne la *joie*.

Il existe cependant une nuance de taille : *Farah* possède le sens de joie de courte durée et qui fait l'objet d'une manifestation visible. En d'autres termes, le bonheur éphémère et les plaisirs mondains. *Falah*, en revanche, renvoie plus volontiers au bonheur dans l'au-delà, c'est-à-dire un bonheur durable. Il est ainsi plus facilement connoté aux thèmes de *l'éternité* et de la *permanence*, c'est-à-dire à ce qui n'est pas sujet au changement et qui ne s'épuise pas. On note donc que ces deux termes, très proches phonétiquement, désignent des états très différents.

DE LA FÉLICITÉ AU SALUT

Le Coran appelle par ailleurs certaines personnes *Muflihûn*. L'usage de ce terme est exclusivement réservé à celles qui abondent dans les bonnes actions et la pitié (par exemple S.23 V.102 ou S.7 V.8), ou encore à des personnes qui suivent une direction juste (S.31 V.5), ou qui aiment dépenser leur richesse, notamment en aumône.

C'est plus tardivement, notamment au travers d'interprétations plus spirituelles, que se développera une idée de la réussite comme « salut ». À ce niveau, la « réussite » se situe moins dans les actions qu'au niveau de la réforme intérieure. Dans ce cadre-là, réussir devient synonyme de changement radical et durable.

LA RÉUSSITE DE NOS JOURS

Cette compréhension va plus loin que la lettre coranique, mais reste en cohérence avec le sens linguistique du terme ainsi qu'avec l'esprit général des versets. En somme, l'accomplissement d'actes méritoires en suivant une voie juste et en priorisant l'aide à autrui forme la matrice qui engendre le changement intérieur.

De nos jours, cette dichotomie entre *Falah*, bonheur durable issu d'un changement intérieur, et *Farah*, plaisir éphémère, peut donner à penser, dans un monde où des partisans exclusifs de l'un ou de l'autre se mènent une bataille. D'aucuns considèrent en effet que le bonheur durable, celui qui vient de l'intérieur, n'est possible qu'en abandonnant les joies mondaines. D'autres vont dans le sens inverse et relèguent l'idée de bonheur intérieur (et même de vie intérieure tout court) au rang d'illusion créée par ceux qui n'ont pas la chance de « jouir sans entrave » comme on entendait jadis.

UNE SOLUTION MÉDIANE

Le fait est que les usages que fait le Coran de ces deux termes ne sont jamais péjoratifs. Entre l'idée que la vraie joie se passe du mondain ou que la vraie joie se passe du spirituel, ne peut-on pas imaginer une solution médiane : cultiver les plaisirs éphémères, bons pour la psyché et le corps, tout en visant au changement intérieur qui mène à la félicité de l'âme ?

Peut-être que le verset coranique suivant illustre la vraie réussite qui est effectivement une articulation équilibrée du *Falah* et du *Farah* : « *Et recherche, à travers ce que Dieu t'a donné, la demeure impérissable. Mais n'oublie pas ta part en cette vie. Sois bienfaisant comme Dieu a été bienfaisant envers toi, sans chercher la corruption sur terre, car Dieu n'agrée point les corrupteurs.* » (S.28 V.77)

La réussite

AU-DELÀ DE LA RÉUSSITE :

LA LIBERTÉ

Floriane CHINSKY

Dr en Sociologie du Droit, rabbin à Judaïsme en Mouvement



Le « jobard », selon le sociologue Erving Goffman, est le pigeon qui s'est fait arnaquer par des escrocs. Il a échoué et doit faire face à son échec.

Si sa débâcle touche à toutes les parties de sa vie, le psychologue devient celui qui « *a pour tâche de renvoyer le patient à son monde, ou de le pousser vers un monde nouveau, de telle sorte qu'il ne puisse plus poser de problèmes à son entourage, qu'il ne puisse plus faire d'histoires* ». Le ministre du culte également pourrait devenir la personne qui recadre les défaites pour les rendre acceptables, qui « *calme le jobard* » pour qu'il ne fasse pas trop de bruit et ne remette pas le système en cause.

Les psychologues, les penseurs, les maîtres spirituels courent le risque de jouer ce rôle, mais n'y sont pas obligés. Ils peuvent essayer de rendre l'individu à sa liberté, au-delà de sa réussite ou de sa déconvenue. On peut s'interroger sur le rôle des religions, leur désir éventuel de « *faire passer la pilule* » pour éviter les remous ou, au contraire, leur tentative de contribuer à rendre à la personne blessée sa dignité, sa force de vie et d'action.

MARCHÉ ÉQUITABLE

L'idée de réussite, dans son abstraction, oriente notre pensée sur une échelle de jugement unique, autour de la question « *qui aura la meilleure note à l'examen de la vie* ». La réussite comme valeur envahit tous les domaines de la vie, elle existe en filigrane dans ce que Virginie Despentes appelle « *le marché de la bonne meuf* », parallèle à un « *marché du bon mec* ». C'est ce qu'Erich Fromm exprimait déjà en 1956 dans *L'art d'aimer*. La recherche d'un partenaire est celle d'un marché équitable, voire avantageux, pour mettre en valeur ma réussite, m'acquérir le partenaire

le plus performant et constituer avec lui le couple le plus compétitif.

Mais nous ne sommes ni des robots ni des clones, et une estimation standardisée de notre valeur ne peut pas rendre justice à notre humanité. On le sait, les tests rendent avant tout compte de la conformité de celui qui les passe à celui qui les a écrits. Le Talmud rappelle poétiquement que le moule du Créateur n'est pas semblable aux moules utilisés par les humains. Le Créateur a créé tous les êtres humains également à son image, mais cependant différents entre eux. La réussite ne peut pas se mesurer sur une échelle unique. Ben Zoma dit : qui est le riche ? Celui qui est heureux de sa situation. Cela signifie-t-il qu'il faille se contenter passivement de ce que nous avons ? Le judaïsme n'étant pas un enseignement de la soumission, écartons cette hypothèse. En parlant de « *celui qui est heureux de sa situation* », Ben Zoma met l'accent sur l'auto-évaluation. L'individu seul sait s'il est satisfait, s'il est « *riche* », s'il a réussi ; il est lui-même son propre étalon.

DÉMARCHE DE PROGRESSION

Les autres critères de réussite sont mentionnés dans le même esprit (Avot 4 :1) : « *Quel est sage ? La personne qui apprend des autres. Quel est héroïque ? La personne qui réussit à conquérir ses pulsions. Qui est respectable ? La personne qui respecte les autres.* » Apprendre des autres, conquérir ses pulsions, se réjouir de ce que nous avons, respecter autrui, toutes ces actions ne dépendent que de leur auteur ; je n'ai besoin de personne pour réussir. Par ailleurs, mes apprentissages, mes efforts, mon respect pour les autres ne sont pas quantifiables par mes interlocuteurs. Personne ne peut me rabaisser (ou me glorifier) pour ma réussite. Ces qualités n'étant pas absolues, elles inscrivent la personne dans une démarche active de progression.

De la même façon, une société qui fonctionnerait ainsi serait elle-même en perpétuelle évolution, affranchie du désir de préserver jalousement une image de succès. Elle n'aurait pas besoin de s'interroger sur la meilleure façon de « *calmer les jobards* ». Affranchie de cette contrainte, elle s'appuierait sur des individus libres pour œuvrer à son propre perfectionnement. En attendant cela, nous pouvons choisir de rechercher dans nos démarches spirituelles des soutiens à notre affranchissement de critères de réussite étouffants. Privilégier la liberté à la réussite. ■

Une spiritualité du terroir et de la marche

PLUS PROCHE LA VIE

Chantal BERHIN

Depuis le début de la crise sanitaire, le "local" a la cote en matière de loisirs verts, et la marche figure parmi les moyens privilégiés pour découvrir les trésors proches. À quels besoins ces pratiques répondent-elles ? Quelles valeurs révèlent-elles ?

« **L**a pandémie m'a encore davantage poussé dehors à la découverte de notre environnement. Avec ma compagne, j'apprends le nom des arbres, moi pour qui un arbre, c'était... un arbre ! Ce qui est proche peut être rempli de beauté. Cette beauté, je la regarde particulièrement au travers de mon appareil photo. Au retour, je partage. Mais il faut en même temps veiller à rester en relation avec son conjoint. Sortir et marcher par tous les temps est l'occasion de se rappeler que l'homme est petit, que la nature a ses lois et que nous en faisons partie. On voit où la violation de ces évidences a conduit, si tant est que la pandémie s'est développée dans un contexte de non-respect de l'environnement. »

Michel habite dans le sud de la province de Namur, en bordure de la région appelée la Calestienne. Syndicaliste retraité, il a vécu davantage en ville qu'à la lisière des bois. Avec sa compagne, fille d'un bûcheron en Ardenne habituée à la vie au grand air, il part très souvent en randonnée, non loin de chez eux, appareil photo en bandoulière. Pour lui, la proximité est un choix d'avenir qui l'oblige à repenser à ses valeurs, à les mettre en pratique et à prendre de la distance par rapport à la course incessante d'une certaine vie d'avant. Il remet aussi en cause l'habitude de partir loin en vacances.

SI JOLIE BELGIQUE

Les Belges, covid-19 oblige, ont remis en question l'adage selon lequel l'herbe est plus verte chez ses voisins. Ils s'aperçoivent que « *la Belgique, c'est jolie* ». Forêts, rivières, chemins de randonnée et patrimoine régional n'ont jamais eu autant de succès. Et pour découvrir ces lieux, les moyens de déplacement *slow*, principalement la marche, ont retrouvé les faveurs des touristes d'un jour ou des simples promeneurs. Alors, s'agit-il d'un effet de mode ou bien a-t-on profité de cette fenêtre ouverte pour opérer une remise en question durable de ses valeurs de vie ?

Chaque samedi sur La Une, l'émission *Les Ambassadeurs* fait découvrir la Belgique en donnant la part belle à ses plus jolis coins, à ses habitants et aux spécialités gourmandes de l'endroit. Ces derniers mois, certaines de ces émissions ont intéressé plus de deux cent mille spectateurs, à qui les réalisateurs proposent de faire à leur tour ces excursions, avec « *un carnet d'adresses hyper pratique, des conseils de balades et*

des cartes ». Sa présentatrice, Armelle, dans une interview publiée dans le magazine *Télépro* (28 janvier 2021), attribue les clés de ce succès à l'envie qu'éprouvent les gens de sortir de chez eux, particulièrement en ce temps de pandémie. « *Ils ont besoin de respirations, de balades, d'idées de sorties, remarque-t-elle. Moralement, cette émission fait un bien fou !* »

TOURISME LOCAL

Le facteur proximité, très présent dans *Les Ambassadeurs*, joue un grand rôle dans la popularité de l'émission. De nombreux téléspectateurs conquis - plutôt des adultes de quarante ans et plus - affirment découvrir et goûter réellement un tourisme local, à défaut de pouvoir s'envoler vers des destinations lointaines. On dirait que ce qui fait nécessité et qui pourrait être vécu comme une punition - ne pas quitter son territoire - devient un objectif recherché et apprécié.

D'autres émissions, comme *Le Jardin extraordinaire* ou les séquences *Vivre ici*, surfent également sur cette vague. En outre, l'initiative *Visit Wallonia* a permis à soixante mille familles de bénéficier gratuitement d'un *pass* pour des attractions et des séjours en Wallonie. Étant donné les fermetures de nombreuses activités, l'offre sera prolongée jusqu'à fin avril 2021 et sera sans doute rééditée avec une nouvelle distribution pour d'autres bénéficiaires dans le courant de l'année, lorsque les mesures sanitaires le permettront.

LE SCEAU DE L'AUTENTIQUE

L'intérêt pour le *proche de chez soi* se vérifie aussi dans le succès, auprès des Belges, des séjours dans des gîtes et des chambres d'hôtes situés en Belgique. Mis à part les grands gîtes difficiles à louer à cause de leur surcapacité et de l'interdiction de rassemblement, ces logements ont affiché un taux d'occupation record pendant les récentes périodes de congé. « *Certains de nos hôtes, constate Valérie, propriétaire de l'un d'entre eux dans le Condroz, viennent des environs. Ils disent découvrir une région magnifique, proche de leur lieu de vie et quasi inconnue jusqu'alors.* » Succès grandissant aussi pour les *Plus Beaux Villages de Wallonie*, au nombre de trente, que l'on peut arpenter, aidés par des brochures didactiques. L'initiative n'est pas nouvelle, mais elle a trouvé un écho particulier ces douze derniers mois.



© Adobe stock

PROMENADE.

La pandémie l'a favorisée, tout comme la plongée en soi et le décrochage du quotidien.

Le psychothérapeute Pierre-Yves Brissiaud s'interroge : « Pourquoi marche-t-on ? Est-ce pour faire le vide ? Tout oublier ? Ou bien se rappeler ? » Selon lui, marcher, c'est revenir à soi, recréer une intimité personnelle, engager un dialogue entre l'être extérieur et l'être intérieur. On connaît les bienfaits de la marche pour entretenir sa forme physique, moins ceux sur la santé psychique. « En marchant, souligne-t-il, on se retrouve relié au ciel et à la terre, les pieds reprennent racine et la tête s'évade vers le haut. Il y a une dimension de quête spirituelle dans la marche. » Les réflexions changent de nature et deviennent plus existentielles.

TRANSCENDANCE PROFANE

De son côté, David Le Breton, sociologue et auteur de plusieurs livres sur le sujet, considère que la marche est « une plongée en soi (...), un décrochage des soucis du quotidien. Elle réconcilie la vie contemplative et le mouvement physique, la pensée et l'effort, l'intériorité et le souci constant du terrain, l'attention à l'environnement et aux autres ». De ces « moments de transcendance profane, cette irruption d'un sacré intime », on perçoit des traces dans les témoignages de marcheurs et marcheuses. Pour Pierre-Henry Coûteaux, qui en fait l'éloge dans un dossier intitulé *Au rythme de l'humain*, « la vie est un voyage. Comme tout voyage, il est nécessaire de faire des provisions. La marche en est un des viatiques ». Certaines personnes se manifestent sur les réseaux sociaux, en postant des photos, en partageant leurs découvertes et parfois des réflexions philosophiques. Comment la pandémie a-t-elle influencé leur comportement ou leurs habitudes lorsqu'il s'agit de prendre l'air ? Les valeurs auxquelles ils se sont accrochés ont-elles changé par rapport à

celles d'avant ? Qu'ont-ils appris en restant dans une sphère proche de chez eux ?

Sophie, formatrice, vit seule dans sa maison en Famenne. Pour son plaisir ainsi que pour des raisons médicales, elle marche tous les jours. « J'avais peur de me lasser de faire toujours la même tour et de voir les mêmes choses autour de chez moi, explique-t-elle. Mais je me suis attachée à observer la croissance des arbustes, la floraison d'un buisson, ou encore ce poteau électrique recouvert de lierre qui attire des dizaines d'oiseaux piaillants. Progressivement, j'ai élargi mes circuits de promenades, avec toujours le sentiment de découvrir du neuf. J'ai amélioré la qualité de ma présence au vivant et mis en pratique l'émerveillement, qui donne de la vie à la vie. Avant, j'avais déjà la faculté de m'émerveiller. Cette valeur est devenue encore plus importante aujourd'hui. Je cultive aussi la simplicité. J'apprends à aimer cette capacité à déceler et célébrer ce qui est beau dans les choses apparemment banales, sans craindre le jugement des autres. Je me sens ajustée à moi-même. » ■



David LE BRETON, *Marcher la vie. Un art tranquille du bonheur*. Paris, Métailié, 2020. Prix : 10€. Via L'appel : - 5% = 9,5€.

Pierre-Yves BRISSIAUD, *Marche et méditation, un chemin vers soi*, Archamps, Jouvence, 2017. Prix : 9,79€. Via L'appel : - 5% = 9,31€.

Au rythme de l'humain. Aller vite, pour quoi faire ? Namur, Nouvelles Feuilles Familiales, Dossiers 131, 2020. Prix : 12€. Pas de remise.

*Au-delà
du corps*



SA JUSTE PLACE

En ces temps de crise tant individuelle que collective, comment adopter la « posture juste » permettant de vivre en harmonie avec soi, les autres et la nature ? Selon Thierry Janssen, cela passe par l'identification de ses névroses et l'examen de leurs origines. Il étudie cinq traits

de caractère — schizoïde, oral, masochiste, psychopathe, rigide — et donne quelques pistes pour « revenir au corps » et atteindre l'éveil spirituel qui passent notamment par la méditation. (M.P.)

Thierry JANSSEN, *la posture juste*, Paris, L'iconoclaste, 2020. Prix : 23,95€. Via L'appel : - 5% = 22,76€.

L'humain la touche au plus profond d'elle-même

TYPH BARROW **RESTE UNE PETITE** *FILLE ÉMERVEILLÉE*

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

Elle s'est battue pour devenir chanteuse et réaliser l'envie dont elle voulait faire sa vie. Même si des fées s'étaient penchées sur son berceau, tout n'avait pas vraiment été prévu pour Typhany Baworowski. Ce qui explique cette sensibilité, qu'elle manifeste aussi en tant que jurée dans *The Voice*. Et justifie son constant désir de solidarité avec les autres.

O n l'a vue en septembre à la soirée de clôture du Télévie, puis en octobre à celle de Cap 48. Pendant le confinement et le 21 juillet, elle a chanté pour le personnel des hôpitaux. En mars-avril, depuis son salon, elle proposait chaque soir des mini-concerts en ligne, pour soutenir le moral des troupes... Typh Barrow est de toutes les (bonnes) causes, ou presque. *« Je ne peux pas m'empêcher d'être touchée. De me demander ce que je peux faire à ma petite échelle pour me rendre utile dans toutes ces causes-là. Difficile de mettre des mots pour expliquer pourquoi je le fais. C'est simple : quand on me propose d'intervenir, j'y vais parce que j'en ai envie. Dans les circonstances actuelles, on a besoin de solidarité, d'être ensemble, solidaires. En tant qu'artiste ou que personne publique, participer est la moindre des choses que l'on puisse faire. Je m'implique donc moi-même, à travers mon art, mes prestations artistiques. C'est ma façon d'être là et de dire les choses. »*

EMPATHIQUE PAR NATURE

Ceux qui la croisent ou la connaissent la disent pleine d'empathie. Elle acquiesce. *« Cela doit être lié à ma nature. Je suis hypersensible à tout ce qui se passe, à ce que je vois, ce que j'entends. Je suis très épidermique. Tout ce qui a rapport à l'humain me touche profondément. »* Cette sensibilité, elle en est consciente depuis son enfance. *« J'ai très tôt pris goût à l'art, à la musique et à la scène. Mais j'avais un gros manque d'amour propre et de confiance en moi. C'est ce qui m'a poussée à être attirée par la lumière, la scène, le public. Je crois que je n'ai pas commencé ce métier pour de bonnes raisons, mais parce que je recherchais une validation que je n'arrivais pas à me donner à moi-même. La musique m'a permis de grandir énormément, de surmonter certaines difficultés. »*

Faire accepter sa voix, et l'appriivoiser elle-même, a été une des grandes difficultés que Typh a rencontrées sur le chemin de la confiance en soi. *« J'ai toujours eu une voix très masculine, éraillée, un peu bizarroïde. Au téléphone, les gens m'appelaient monsieur ; les profs de solfège et de musique me disaient que je n'avais pas une voix normale, comme toutes les petites filles... Je faisais un gros complexe. Brel disait : "Il n'y a pas de talent, il n'y a que de l'envie." Quand j'entends des enregistrements de moi adolescente, je trouve cela affreux, inaudible. Il n'y avait pas de talent. Il n'y avait qu'une envie, immense, qui m'a permis de vivre de ma passion. »*

PANNE DE SON RÉVÉLATRICE

Typh s'est battue pour pouvoir chanter. *« En dépit de tous les obstacles et toutes les portes fermées qu'on peut rencontrer, l'envie est restée la plus forte. En apprenant à apprivoiser ma voix, j'étais aussi dans l'acceptation de qui j'étais. Par mon éducation, j'avais un côté très perfectionniste, j'étais un petit peu impitoyable envers moi-même. Développer mon projet musical et apprendre à accepter cette faille m'a franchement adouci et m'a permis d'accéder à un autre niveau de conscience. J'ai entamé un chemin, mais je n'en suis pas encore au bout. »*

Au début de sa carrière, au beau milieu d'un concert, Typh perd tout à coup la voix. Panne de son. Pour la retrouver, elle devra se taire pendant un mois. *« Sur le moment, on vit un cauchemar. C'est très dur, très douloureux, angoissant. L'abattement. J'avais l'impression d'être coupée en plein*

envol. Très rapidement après, parce que l'être humain a une capacité de résilience assez impressionnante (on l'a vu avec la covid), j'ai cherché des solutions. Je me suis dit : "Bon, ok, là, mon corps a quelque chose à me dire et je vais l'écouter". Le corps reflète parfois des choses qui sont dans l'inconscient. À ces moments-là, on a la chance de l'avoir pour nous envoyer les bons signaux, avant qu'il ne soit trop tard. Écouter mon corps a été le début d'un nouveau challenge. »

La chanteuse s'intéresse alors aux médecines et aux thérapies alternatives, ainsi qu'à tout ce qui relève du développement personnel : la pleine conscience, le yoga, la méditation. La lecture l'a aussi beaucoup *« nourrie de l'intérieur »*.

PEUR DU TEMPS QUI PASSE

« J'ai grandi, mais, dans ma tête, je reste une petite fille. Énormément de choses se jouent pour l'être humain avant ses quinze ans. Garder une âme de petite fille permet de porter sur le monde un regard perpétuellement émerveillé. Il y a encore chez moi un côté naïf, vulnérable... J'essaie de maintenir la pureté, qui me touche énormément chez les enfants, tout comme l'émerveillement. »

Rester une petite fille, serait-ce pour ne pas devenir adulte ? *« Je ne sais pas si c'est la crainte de devenir une adulte ou, plutôt, de ne pas vieillir. Cela me préoccupe moins qu'avant, mais j'ai toujours eu un problème avec le temps qui passe. Cela m'angoisse. Depuis mes quatorze-quinze ans, mon anniversaire est un moment que je déteste. À cause de l'idée que le temps file, que l'on n'a pas l'occasion de faire tout ce qu'on a envie. Or, le temps est une création de l'être humain. Un an, une année d'une année à l'autre, ne va pas avoir la même longueur, selon les choses qu'on va vivre et la façon dont on va les vivre. Le temps est une notion tellement subjective et inégale que je ne l'aime pas trop. Je pense que si je vieillis, cela rime un peu avec la fin. Et j'ai toujours eu du mal avec les fins, de manière générale, parce que je suis quelqu'un qui s'attache beaucoup aux gens, aux situations... »*

Typh estime qu'elle a encore beaucoup de chemin à parcourir avant de savoir pourquoi elle est sur cette Terre. Mais elle a une idée de ce que peut être le bonheur. *« J'ai la sensation qu'on vient tous avec une mission, une vocation, une petite trace à laisser sur la Terre d'une façon ou d'une autre. Cela peut être donner la vie à des enfants, soigner les gens, plein de choses... La mienne est ce que je suis en train d'accomplir, c'est-à-dire faire de la musique et pouvoir partager un maximum. Mais, de manière plus globale, on pourrait presque dire que tout ça n'est qu'un jeu. Que la vie n'est qu'un jeu. Parce que, de toute façon, on sait qu'on va tous mourir. Qu'il y a une fin, et que cette fin est aussi le début d'autre chose. De quoi, je ne sais pas. C'est à la fois vertigineux, et ça aide à prendre les choses avec légèreté. Se dire que ce n'est qu'un jeu, qu'on est là pour jouer, pour s'amuser. Donc, autant en profiter un maximum. Parce que ce qui donne un sens aux choses est de trouver la joie et le bonheur dans ce qu'on fait. Quand on parle de bonheur, certains s'imaginent un grand nirvana, une énorme fin en soi. Alors qu'en fait, le bonheur, c'est le chemin en lui-même. Toutes des petites choses de la vie : un sourire croisé dans la rue, un gentil petit mot, un bon petit truc à manger dans son assiette, une couverture bien chaude, ou un bon hug (câlin) de la part d'une personne qu'on aime... » ■*

Un média numérique et féministe

LES GRENADES DÉGOUPILLEMENT L'ACTUALITÉ

José Gérard

Décrypter l'actualité sous le prisme du genre : voilà l'objectif du projet *Les Grenades*, lancé le 8 mars 2019, journée internationale du droit des femmes, par la RTBF et soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce blog d'opinion, présent sur le site de la RTBF, entend donner davantage de visibilité aux femmes. Il veut apporter une réponse au constat que la majorité des individus mis sous le feu des projecteurs sont des hommes blancs cis-génés (dont le genre ressenti correspond au genre assigné à la naissance) et hétérosexuels.

En effet, les femmes ne représentent que 37% des intervenants dans les émissions d'information et 79% des experts invités à la télévision sont des hommes. Sous la conduite de la journaliste et réalisatrice Safia Kessas, responsable Diversité et Égalité de la chaîne publique, une vingtaine de collaboratrices alimentent cette initiative 100% féministe et digitale. Pas étonnant dès lors que la grenade ait été choisie comme image : elle est certes explosive, mais c'est aussi un fruit constitué de multiples graines, susceptibles de symboliser la diversité.

CONTENUS DIVERS

Les contenus produits par l'équipe sont accessibles sur Auvio, mais il est aussi possible de s'abonner au flux RSS. Il s'agit de portraits de femmes, de reportages, de news ou d'analyses qui entendent s'adresser à un large public, et pas seulement aux féministes militantes. Pour Safia Kessas, « le projet s'adresse à toutes les personnes qui se sentent concernées de près ou de loin par les questions de genre. Cela s'adresse à tout le monde ». Les contenus vont de billets ou chroniques sur des faits d'actualité diffusés d'abord en radio sur la tranche horaire matinale de La Première, à des interviews de femmes à l'action jugée significative.

Les articles traitent de questions d'actualité, comme #MeTooInceste, le hashtag créé suite à la publication du livre de Camille Kouchner révélant les abus dont son frère a été victime pendant son adolescence de la part de son beau-père Olivier Duhamel. Ou de sport, toujours vecteur d'inégalités genrées. Pendant l'été 2020, une série de huit émissions d'une heure a été diffusée le samedi matin à 9 heures sur La Première. Chacune, animée par Safia Kessas entourée de chroniqueuses, donnait la parole à une femme qui a

fait l'actualité en 2020, sur des thèmes aussi divers que les femmes et la technologie, le corps d'été, le plaisir féminin, Tinder ou les métiers de première ligne. Début 2021, une nouvelle initiative a vu le jour, *Les Grenadin.es*, qui place la voix des enfants au centre du récit médiatique. Tous les mois, des enfants prennent la parole sur un sujet de société en lien, de près ou de loin, avec leurs droits : leur vision des changements climatiques ou le vécu de ceux qui sont immigrés récents en Belgique, par exemple.

INITIATIVES ANNEXES

Les Grenades s'aventurent aussi vers d'autres initiatives. Le 1^{er} février 2021, en partenariat avec Média Animation, elles proposaient ainsi un webinaire, ou séminaire en ligne, sur le thème « *Diversité dans les médias, quelles évolutions ?* ». Trois tables rondes ont débattu de la diversité dans les équipes de médias d'information, de l'influence des séries sur les représentations du monde ou encore de la protection des travailleuses et travailleurs face au racisme et au sexisme.

Un peu plus tôt dans l'année, l'équipe a créé un prix littéraire récompensant une autrice belge francophone, afin de visibiliser le travail de ces écrivaines.

Médias
&
Immédi@ts

CHEZ LE PSY

En trente-cinq épisodes de vingt-huit minutes, cette série déshabille le cabinet d'un psychanalyste, dont on suit cinq patients tout au long de leurs rendez-vous et de leurs histoires au lendemain des attentats de Paris de 2015. À quoi il faut ajouter le cas du psy lui-même. Au cœur des séances, on assiste, en y participant, au ping-pong qui se déroule alors entre patient et analyste. À croire que la série a été écrite par des pys. Elle est en tout cas inspirée d'une série israélienne qui a eu un franc succès.

En thérapie, sur Arte Tv jusqu'au 27/07.

PAS QUE POUR LES MILLENNIALS

On imagine parfois que le magazine *Quotidien*, présenté par Yann Barthès sur TMC, est un banal show people destiné aux 20-30 ans. C'est de plus en plus faux. Dans sa deuxième partie, le programme accueille aussi bon nombre d'artistes et même d'experts plus tout jeunes. Il comprend aussi de bonnes séquences critiques sur le personnel politique français. Une autre remonte chaque jour un an en arrière, et démontre l'incroyable naïveté euphorique de l'époque face à la covid. Une terrible leçon.

Quotidien, sur TMC lu-ve 19-21h.



MILITANTES.

Jusque quand la majorité des individus sous le feu des projecteurs seront-ils des hommes blancs cisgenres et hétérosexuels ?

Né il y a deux ans, Les Grenades est un média de la RTBF qui porte sur l'actualité un regard critique sous un angle féministe. Des points de vue qui secouent et dérangent parfois.

Les prix ont été décernés début janvier à Nathalie Skowronek pour *La carte des regrets* et à Lisette Lombé pour *Brûler, brûler, brûler*. Au moment même où l'Académie royale de langue et de littérature française attribuait ses propres récompenses annuelles à des auteurs exclusivement masculins. On ne peut pourtant pas mettre en cause la composition de l'institution, puisqu'il y a dix femmes pour douze hommes, une quasi parité. Cela a suscité la polémique, avec une lettre ouverte de F(s), un collectif de femmes qui luttent contre le sexisme dans le monde culturel, dénonçant une « *pratique structurelle patriarcale* ». Le secrétaire perpétuel de l'Académie, Yves Namur, a rétorqué qu'il « *se foutait complètement du genre, que seule compte la qualité d'un texte* ». Et Véronique Bergen, une de ses membres, affirme que si elle défend des œuvres de femmes « *ce n'est pas parce qu'elles viennent de femmes, mais en elles-mêmes et pour elles-mêmes*. » Quelle que soit

l'opinion de chacun sur le sujet, la polémique montre que *Les Grenades* se situent au cœur des questions de genre en débat aujourd'hui.

VONT-ELLES TROP LOIN ?

Le ton volontiers dénonciateur et militant des productions des *Grenades* peut poser question. Est-ce le rôle d'un média de service public ? Ce genre d'initiative ne va-t-elle pas trop loin dans le parti-pris ? Il semble en tout cas que les réactions agressives ne manquent pas sur leur courriel. Dans un billet diffusé en octobre 2020 intitulé « *Est-ce que les néo-féministes vont trop loin ?* », Safia Kessas a répondu à cette accusation. Ce texte faisait suite à la publication du livre *Le génie lesbien* d'Alice Coffin. L'élue écologiste parisienne y déclare entre autres qu'elle « *ne lit plus les livres des hommes, ne regarde plus leurs films, n'écoute plus leurs mu-*

siques. J'essaie, du moins. (...) Les productions des hommes sont le prolongement d'un système. L'art est une extension de l'imaginaire masculin. Ils ont déjà infesté mon esprit. Je me préserve en les évitant ».

Des propos qui ont provoqué un flot d'insultes sur les réseaux sociaux, allant jusqu'aux menaces de viol et de mort. Dans son billet, Safia Kessas se demande donc si ce sont les néo-féministes qui « *vont trop loin* », notant d'emblée que le terme néo-féministe est déjà dévalorisant. Ne faudrait-il pas plutôt porter le regard vers les « *néo-machistes* » ? Accusées de susciter une guerre des sexes, les féministes rappellent que cette guerre existe depuis des siècles. Pour savoir si elles « *vont trop loin* », il suffit, d'après la journaliste, de mesurer de quel côté se trouvent les victimes et les mortes... ■

■ www.rtb.be/info/dossier/les-grenades
■ www.rtb.be/info/archive_les-grenades?dossier=6047



CANAPÉ LYRIQUE

Des petits rats d'opéra dansant en tutu... masqués, voilà une des choses peu banales que l'on peut voir sur la plateforme VOD de l'Opéra de Paris. À côté de ce gala d'ouverture original, on y propose en accès gratuit un grand nombre de concerts, récitals et extraits d'œuvres lyriques. Les retransmissions des plus grands opéras y sont à louer pour un mois (7,90€). La pro-

grammation propose aussi des « *live* » en direct depuis l'Opéra de Paris. Dans son onglet « *Troisième scène* », la plateforme contient enfin les réalisations de divers artistes invités à venir créer des œuvres originales et porter un regard insolite sur l'univers de la musique, de la danse, ou de l'opéra. Ces films en accès libre sont de petits bijoux.

L'opéra chez soi. Avec *Hidden*, de l'Iranien Jafar Panahi, à partir du 15/03
■ www.chezsoi.operadeparis.fr

ENFOIRÉS

Le Robert les définit comme des « *imbéciles, maladroits* » et des « *personnes méprisables* ». Mais les « *enfoirés* » sont de retour le 5 mars sur TF1. Une quarantaine d'artistes figurent au programme de cette soirée où la chanson française est reprise en chœur pour briser les cœurs. La version 2021 est sobre, sans public. Comme d'habitude, le succès d'audience est assuré. En Belgique aussi.

Un pont entre deux Églises

LA PARABOLE

DES DEUX PAPES

Jean BAUWIN

En ces temps de disette cinématographique, l'occasion est trop belle de (re)découvrir un film toujours accessible sur Netflix : *Les deux papes*, du Brésilien Fernando Meirelles. Les raisons de le voir ou le revoir sont nombreuses. Comme les superbes images de Castel Gandolfo, la demeure d'été des papes, des salles vaticanes et de la chapelle Sixtine, reconstituées avec un réalisme bluffant. Ou la mise en scène des conclaves avec un sens du rythme évident et une certaine audace.

Mais en plus de la forme, il y a le fond. Le réalisateur de *La cité de Dieu* imagine la rencontre fictive en 2012 entre Jorge Bergoglio, alors archevêque de Buenos Aires, et Benoît XVI. Le cardinal argentin est venu demander au pape d'accepter sa démission. Il veut redevenir un simple curé de paroisse. Mais le moment est mal choisi, le souverain pontife subit en effet de plein fouet l'affaire Vatileaks. Il songe à renoncer à sa charge pontificale et, au fil des rencontres, il n'est pas loin de penser que Dieu lui envoie, à travers Bergoglio, celui qui pourrait prendre sa succession et réussir là où il a échoué. Pourtant, tout les oppose, et c'est là l'intérêt du film. Malgré les libertés prises avec l'exactitude historique, le cinéaste brosse, à travers leur portrait, deux façons de faire Église.

DEUX VISAGES

En 2005, pendant le conclave qui va mettre Joseph Ratzinger sur le trône de saint Pierre, le cardinal Bergoglio apparaît comme son principal rival lors du premier tour de scrutin. Mais l'Argentin fait savoir qu'il ne veut pas de la charge. « *Ce serait comme souhaiter le martyre* », dit-il en confidence. De son côté, le cardinal Ratzinger martèle : « *Une seule vérité universelle pour tous*. » C'est lui qui est rapidement élu, sans véritable surprise. Son challenge comprend qu'avec cette élection, l'Église a voté pour l'absence de réforme. Elle a choisi de ne pas changer et de sauvegarder le dogme.

L'archevêque de Buenos Aires vit au contact des gens et des pauvres, dans la simplicité. Il a toujours montré sa préférence pour les plus faibles, et il emprunte les transports en commun. C'est un homme chaleureux, qui ne s'embarrasse pas de la soutane cardinalice ni des riches ornements. Jonathan Pryce, dont la ressemblance avec le futur pape François est évidente, donne à son personnage une bonhomie qui inspire tout de suite la sympathie. Le prélat aime le football, les pizzas et la bière, il danse le tango, met la main à la pâte lorsqu'il s'agit d'aider les indigents. Et ses prêches parlent au cœur de tous, grâce à ses métaphores inspirées du quotidien.



JOSEPH ET JORGE MARIO.
Rivaux, mais fraternels.

Benoît XVI, de son côté, vit isolé sous les ors du Vatican. C'est un homme de dossiers, solitaire et mélomane. Il soupe seul, raffole de plats bavarois et de Fanta. Il est peu à l'aise dans les contacts physiques, joue du piano, lit beaucoup et a du mal à se faire aimer du peuple italien, lui le pape allemand. Ses écrits, salués par les spécialistes pour leur haute teneur intellectuelle, ont du mal à rejoindre le peuple. Anthony Hopkins se glisse dans le rôle, tout en donnant au personnage une énergie et une capacité à se mettre en colère que les proches du modèle ne reconnaissent pas.

UN PASSÉ ENCOMBRANT

Ces deux hommes aux caractères si antinomiques incarnent aussi deux théologies opposées. Lors de leur première rencontre à Castel Gandolfo, le débat théologique s'ouvre avec vigueur. Alors que le cardinal argentin plaide pour une Église qui doit s'ou-

Toiles & Planches

UN TRIO INSOLITE

Danseuse et chorégraphe, Julie Bougard entend pour ce nouveau projet « *confronter les corps virtuels avec les corps vivants* » par le biais de l'univers des jeux vidéo. Mêlant danse, théâtre et images 3D, *Stream Dream* s'inspire des jeux vidéo afin d'emporter le spectateur dans une narration originale entremêlant réalité virtuelle et onirisme. Trois danseurs interviennent ainsi que leurs avatars dansant sur écran : ils conversent, dansent, et multiplient les expériences.

Stream Dream de Julie BOUGARD sur www.rtbfb.be/auvio/detail_stream-dream?id=2734085

RIXE RELIGIEUSE

Que se passe-t-il quand une juive, une musulmane et une catholique se retrouvent, comme sur un ring, pour discuter ferme des dogmes, des normes et des absurdités de leurs religions ? De la dérision et de l'autodérision, comme sait si bien en faire Myriam Leroy, l'auteure du spectacle. Et qui profite de l'occasion pour aussi envoyer sur les sujets qui fâchent (surtout les hommes, cadenas des religions) quelques belles punchlines féministes.

Sur la plateforme du Théâtre de la Toison d'Or www.ttotheatre.com/ttoflux, 10€ le spectacle.



En mêlant réalité et fiction, *Les deux papes* met en scène les relations d'amitié et de respect qui lient deux pontifes que pourtant tout oppose, Benoît XVI et François. Ce film, sorti il y a quelques mois sur une plateforme en ligne, est toujours d'actualité.

vrir, changer et se montrer tolérante au sujet du célibat des prêtres ou de l'homosexualité, le pape défend un immobilisme propre à donner des repères clairs aux croyants. « *Celui qui se marie avec l'esprit de son époque se retrouve veuf dans la suivante* », assène-t-il. Ils sont en désaccord sur tout : les dangers qui menacent l'institution, le péché, le pardon, l'accès des divorcés remariés aux sacrements, etc.

Le film prend le parti du futur François. Des flash-backs racontent le moment où il doit choisir entre la prêtrise et le mariage, son entrée chez les jésuites et son ascension au sein de la compagnie. En 1976, alors qu'il est à la tête des jésuites d'Argentine, une dictature militaire s'installe et exécute par dizaines de milliers ses opposants. Certaines missions, tenues par des jésuites et suspectées de marxisme, sont menacées. Bergoglio tentera de les protéger au risque de se compromettre, mais ses choix sont mal

compris et son autorité est remise en cause. Lorsqu'il se confesse à Benoît XVI, en pleine chapelle Sixtine, il regrette de ne pas avoir pu faire plus. Il est conscient qu'il est resté une personne clivante dans son pays et que, pour cette raison, il ne pourra jamais devenir pape.

L'HOMME DE LA SITUATION

Le portrait de Benoît XVI est un peu plus caricatural. Surnommé *le rottweiler de Dieu*, il n'en a pourtant pas l'agressivité, même si le film le montre prompt à s'irriter. Pourtant, il évolue. La rivalité entre les deux ecclésiastiques se mue progressivement en amitié chaleureuse et les désaccords théologiques font place à une admiration réciproque. À son tour, Benoît XVI se confesse et admet ne pas avoir été à la hauteur des défis qui menacent son Église. Lui qui est fatigué physiquement et spirituellement, pressent que Jorge Bergoglio

est l'homme dont l'Église a besoin. C'est la raison pour laquelle il refuse d'accepter sa démission.

Sans minimiser la part d'ombre de chacun des deux hommes, le film donne à voir deux êtres humains, semblables à tous les autres et qui tentent de faire de leur mieux en fonction de leurs convictions, pour rester fidèles à ce qu'ils ont compris des Évangiles. Loin de dresser deux camps l'un contre l'autre, *Les deux papes* indique les ponts que l'on peut jeter pour rencontrer l'autre avec respect, quelles que soient les divergences de points de vue. La scène finale est, à cet égard, particulièrement parlante. Les deux papes regardent un match de foot qui oppose l'Argentine à l'Allemagne et l'ex-Benoît XVI finit par se laisser gagner par l'enthousiasme. Et peu importe que cette scène soit invraisemblable et non fidèle à la réalité, elle livre un message évident. N'est-ce pas là le propre des paraboles ? ■

Les deux papes, un film de Fernando Meirelles, à voir sur Netflix.



UNE PLATEFORME POUR CINÉPHILES

Avoir à sa disposition un immense choix de films dans un grand catalogue de productions belges ainsi que d'œuvres de réalisateurs indépendants, et le tout pour moins de 8€/mois, c'est ce qu'offre depuis quelques mois la plateforme Sooner. Celle-ci a été créée par UniversCiné Belgium, une initiative de trente-six producteurs

et distributeurs belges de cinéma, francophones et néerlandophones, née en 2008 afin de proposer une plateforme de vidéo à la demande dédiée au cinéma indépendant. Sooner organise des festivals ou des activités ponctuelles dédiés au cinéma belge ou francophone. Ainsi, pour les Magritte.

📄 www.sooner.be Attention, le tarif de base ne donne pas accès à tous les films exceptionnels, pour lesquels des "tickets" spéciaux doivent être acquis.

L'ÂME DE LA DÉCHETTERIE

Dans ce quartier d'Istanbul fortement touché par l'émigration, Mehmed gère la déchetterie et s'occupe aussi des enfants du quartier. Un jour, il tombe sur un garçon, sortant d'un sac de déchets. En s'attachant à lui, il redécouvre sa propre histoire.

Des vies froissées, de Ercan Mehmet Erdem, sortie uniquement sur Netflix le 15/03

Révélation musicale belge

NOÉ PRESZOW, COMME UN ÉCHO DU SILENCE

Christian MERVEILLE

« **L**a chanson est un lien que j'ai tissé avec le monde des vivants. Déjà en tant qu'auditeur depuis que je m'en souviens, et puis très naturellement en tant qu'auteur de chansons avec mon propre regard sur le monde et ma propre écriture. » Ce qui touche le plus à l'écoute de Noé Preszow est sa manière évidente de dire les choses simplement, avec force, tout en donnant rendez-vous à l'intime de celui qui écoute ses chansons finement ciselées.

« J'ai les armes que j'ai/j'ai ces quelques coups que je dois me donner/pour porter (...) un bruit de ma parole/et me prêter des ailes pour que mon chant s'envole. » Des paroles écrites en écho à celles d'Étienne Roda Gill pour Julien Clerc - « À quoi sert une chanson si elle est désarmée ? » - qu'il écoutait enfant. Il s'agit donc, pour le jeune chanteur, de proposer une chanson qui soit utile et nécessaire. Indispensable aussi pour pouvoir dire le monde d'une manière audible. Une façon de canaliser le flot de ses questions et de ses colères.

EXPRIMER SES SENTIMENTS

« La chanson est une arme, c'est certain, précise-t-il. Dans la vie, je m'empêche de dire plein de choses. Je ne suis pas quelqu'un de scandaleux. C'est à travers mes chansons que je dis vraiment ce que je pense et ce qui me tient à cœur. L'écriture me permet de me poser tout en exprimant mes sentiments. Composer m'aide à faire le point sur les événements de ma vie en me reliant au monde. » Ses chansons, le jeune compositeur les habite poétiquement, comme le suggère de le faire Hölderlin. À la façon d'un Léo Ferré qui proclamait que « la poésie est une clameur, elle doit être entendue comme un cri ». « Il dit cela sans doute parce que la formule est belle. Il est clair que, pour une chanson, la musique est une chance supplémentaire parce que cela permet de sortir du livre, du papier imprimé et de parvenir aisément aux oreilles et au cœur des gens. Il y a quelque chose d'immédiat dans la musique qui facilite le contact un peu partout, à la radio, en voiture ou en concert. »

Né en 1994 à Bruxelles, Noé Preszow « voyage en solitaire », à la manière d'un Gérard Manset dont il apprécie les chansons, comme celles de Dominique A, cet autre chanteur du silence. « Je suis un profond solitaire, et ce n'est pas une posture. C'est vraiment très concret. S'il y a trop d'interférences, je suis un homme mort. S'il y a trop d'avis autour de moi, mon cerveau n'existe plus. C'est donc un équilibre à trouver. D'où l'importance de l'intimité et la profondeur dans mon travail. »

PERSONNAGES À LA SEMPÉ

Et pourtant, dans sa chanson *À nous*, qui ouvre son premier CD où figure notamment une chanson dénonçant les violences policières (*Le monde à l'envers*), il se sent relié à d'autres solitudes qui se mettent parfois à marcher ensemble : « *À nous dans nos verres d'eau ou dans le café noir/ Qui ne maquillons pas nos nuits de déboire/ Qui ne trinquons pas sur les places branchées/ Qui sifflons dans le vent notre fragilité.* » Et chacun de se retrouver dans ces petits personnages à la Sempé qui habitent cette chanson. « Le "nous", ici, ce sont des personnes effacées, des gens qu'on voit à peine. Des solitudes où les gens ont des vies très concrètes que j'aperçois et que je sens. Mais ce sont aussi tous ceux que nous sommes chacun et chacune à un moment ou à un autre de notre vie. C'est un "nous" qui n'existe pas. C'est un peu "une bande de jeunes à moi tout seul" comme le chante Renaud. »

« Cette chanson, c'est pour me souvenir de son impulsion au moment où j'étais tout seul quand je l'ai écrite. Il n'y avait pas de "nous", c'était

Portées & Accroches

IMPRESSIONNANT...

Né à Tours en 1520, le célèbre imprimeur Christophe Plantin meurt 78 ans plus tard à Anvers. Mais c'est à Namur qu'une bibliothèque universitaire porte son nom. Raison pour laquelle l'endroit célèbre les 500 ans de sa naissance par une expo racontant la vie de cet homme d'affaires et de culture, fondateur d'une entreprise qui durera trois cents ans.

Christophe Plantin, un homme de caractère(s), Bibliothèque Universitaire Moretus Plantin, Rue Grandgagnage 19, Namur → 07/05 Lu-Di 10-18h. Gratuit.

TRAITS CHEVALINS

Auxiliaire de l'homme pour le transport, la guerre, le travail, les loisirs, le cheval a toujours marqué l'histoire et les progrès de l'humanité. Cette exposition emmène le visiteur dans les villages d'Ourthe-Amblève à la rencontre des chevaux au travail : halage, transport des pierres de carrières, débardage des bois... Ou, plus simplement, aide au bouclanger, au brasseur ou au croque-mort.

Cheval, raconte-moi ton histoire, Musée Ourthe-Amblève, Place Leblanc 1, Comblain-au-Pont → 29/08 ma-di 13-17h → www.cheval-et-sens.be



SA RÉFÉRENCE.

Les mots de Julien Clerc « À quoi sert une chanson si elle est désarmée? » (Étienne Roda-Gil)

Ancré de manière originale au monde, le chanteur bruxellois de vingt-cinq ans trace sa route en solitaire. Il vient de sortir *À nous*, un premier album de treize titres où il partage ses collègues, ses espoirs et sa rage.

surtout un espoir. La révolution intérieure se fait toute seule. La révolution globale, elle, se fait en nombre. Je ne crois pas qu'un jour il y aura - et ce n'est pas souhaitable - un seul et grand "nous". Je suis donc très partagé selon les heures ou les minutes sur l'existence de ce "nous". » Une question lancée à chacun écartelé entre solitude et besoin de rencontres possibles et de solidarités éphémères.

LA LANGUE DES RÊVES

Noé Preszow est un de ces chanteurs qui « explore son époque », intransigeant sur la démarche qu'il a entamée depuis bien longtemps. Rien ne le fera dévier de sa route qui lui permet de « défier l'horizon » en parlant « la langue des rêves ». « Tu m'as dit que tout s'danse, même la gêne/Même la haine, même l'errance/Que tous dansent la solitude/L'état de siège, l'état d'urgence. » Le refus de croire

que quelqu'un pourrait lui donner une quelconque cadence, lui dicter une manière de faire est un thème cher à l'artiste qui s'interdit de croire que « tout se danse ». Dans ce métier, des tas de personnes sont prêtes à donner des conseils pour arriver à trouver un public, pour suggérer de faire enfin ce qui est indispensable pour réussir. « Je me suis si souvent retrouvé devant des gens qui me disaient de faire ceci ou de changer cela, sourit-il. J'ai vraiment tout entendu. Notamment sur ma façon d'être. J'ai tout refusé en me disant que ce n'était pas ça ma vraie vie. Je ne leur ai jamais donné raison, et j'ai bien fait. »

« Il le fit et fit bien », comme l'écrit La Fontaine. Petit à petit, Noé Preszow est reconnu par les gens du métier et les journalistes. Au printemps dernier, les Médias francophones publics (la RTBF et les radios suisse, française et canadienne) l'ont élu Découverte

francophone. De quoi faire entendre ses chansons aux quatre coins de la francophonie. Il était présent à la fête de la Musique sur France 2, il a joué en ouverture des *Nuits Botanique* et il était nommé cette année aux Victoires de la Musique dans la catégorie Révélation masculine. Et il vient d'intégrer un nouveau label, Tôt ou Tard, celui de Vincent Delerm ou Vianney qui lui ouvre la route de tournées en France et en Belgique. De quoi encore élargir son public et offrir plus d'audience à ses chansons. « C'est plaisant, mais ça n'annule en rien le passé qui est le mien. Je suis encore trop proche de mes années de vaches maigres pour savourer totalement la chose. Mais ça aide à vivre et m'encourage à continuer. Et puis, cela me donne un peu raison de croire en ce que je désire faire et me conforte à poursuivre la route que j'ai entamée. ■

À nous, Tôt ou Tard www.toutoutard.com
www.noepreszow.com



MODE AU MASCULIN

Dans les magazines comme dans les musées, elle se décline habituellement au féminin, du moins pour une large part des modèles proposés. Le Musée Mode et Dentelle met, lui, le focus sur le versant masculin de la mode, en s'interrogeant sur les représentations de genre qu'elle produit ou déconstruit. En bousculant les stéréotypes, les créateurs

peuvent proposer des images alternatives de la masculinité. Par cette expo, Denis Laurent, directeur des musées de la Ville de Bruxelles, espère attirer les hommes, qui ne poussent que rarement la porte de ce musée, afin de contribuer auprès du public masculin à la déconstruction des clichés.

Masculinities, Musée Mode et Dentelle, rue de la Violette 12, 1000 Bruxelles → 13/06 www.fashionandlacemuseum.brussels

LOCKDOWN PAINTINGS

Chaque jour du confinement, le peintre et dessinateur Benoît Van Innis a réalisé un dessin de son ressenti et l'a partagé sur les réseaux sociaux. Ces 96 œuvres humoristiques sont ici réunies. De quoi échapper à la monotonie d'une actu anxiogène.

Instant Light, Bibliothèque Solvay, rue Belliard 137, Etterbeek → 04/04, ma-di 14-18h.

Le nouveau roman de Louise Erdrich

MAÎTRISER LA PROCRÉATION

Cathy VERDONCK



Dans *L'enfant de la prochaine aurore*, une maman d'origine amérindienne écrit à son enfant à naître dans un monde proche de sa fin. Où la maîtrise de la procréation est une arme de guerre.

Cedar a été adoptée par Sera et Glenn Songmaker au près desquels elle mène une vie paisible dans la ville de Minneapolis. Sa mère adoptive était sage-femme avant d'entreprendre des études de droit et son mari s'est spécialisé dans les questions environnementales. Ils sont progressistes, bouddhistes et écologistes dans l'âme. Cedar, quant à elle, s'est convertie au catholicisme. Sans se poser de questions sur ses parents biologiques, jusqu'au jour où elle se découvre enceinte, dans un contexte bien particulier. En effet, aux États-Unis, le monde semble toucher à sa fin. Plutôt que d'évoluer, il régresse, tant les plantes que les animaux et l'humanité. Dans ce contexte où l'avenir est très incertain, le gouvernement totalitaire et religieux s'apprête à déclarer l'état d'urgence. Les médias sont muselés et la rumeur prend le pas sur l'information.

ARME DE GUERRE

Les grossesses deviennent un enjeu essentiel pour les dirigeants. Les femmes

enceintes doivent se signaler et sont surveillées de près dans des hôpitaux réquisitionnés à cette fin. Les médecins analysent attentivement les échographies afin d'expliquer les anomalies détectées au cerveau, les raisons pour lesquelles les organes sexuels des garçons se développent peu ou pas du tout et pourquoi il y a davantage de filles que de garçons. Beaucoup d'accouchements se déroulent difficilement, comme si le corps des femmes n'était plus adapté à la morphologie des bébés qu'elles portent et mettent au monde. La mortalité est importante. Pourtant, les nouveau-nés semblent échapper à cette dégénérescence. Porteurs d'une nouvelle humanité, ils sont retirés de leur maman dès leur naissance sans que l'on sache ce qu'ils deviennent.

Cedar se met en quête de sa mère biologique qui vit dans une réserve au sein de la tribu des Ojibwés. Elle voudrait avoir des informations sur les maladies génétiques car « *peut-être y a-t-il dans mes origines une personne douée de pouvoirs extraordinaires, après tout* », se dit-elle. Elle pressent que son enfant pourrait faire partie de cette humanité

nouvelle grâce à ses origines amérindiennes et au fait que le père du bébé est, lui, « *blanc comme neige* ».

GROSSESSE CACHÉE

De retour à Minneapolis, la jeune fille choisit de ne pas déclarer sa grossesse, enfreignant les ordres du gouvernement. Elle doit dès lors se cacher en vivant recluse dans sa maison. Au quatrième mois de grossesse, elle décide de commencer à écrire un journal de bord, « *un récit et une enquête au cœur de l'étrangeté des choses* » dédiés à cet enfant dont la naissance est prévue le 25 décembre. Malgré toutes les précautions prises, elle est arrêtée et enfermée dans un hôpital lugubre où sont regroupées d'autres femmes enceintes. Les grossesses y sont étroitement surveillées : prises de sang quotidiennes dont on ne connaît pas l'usage et échographies régulières, mais avec interdiction pour les mamans de voir leur bébé. Cedar arrive à fuir et, après un exode périlleux, trouve refuge dans la tribu amérindienne où vit la famille de sa mère biologique. Mais, à nouveau, en raison de sa grossesse, elle est repérée lors d'un pèlerinage auprès de sainte Kateri Tekakwitha, première sainte indienne, convertie au catholicisme.

Cette dystopie trouve un écho particulier en cette période de pandémie marquée par l'incertitude, la peur quant à l'avenir. Elle porte une lumière crue sur les rapports humains dans l'adversité : un mélange de solidarité, de relations d'amitié fortes, de rencontres émouvantes, et de délation, de perte de confiance en l'autre même proche, de mensonges, d'isolement, de peur menant à la folie... ■

Louise ERDRICH, *L'enfant de la prochaine aurore*, Paris, Albin Michel, 2021. Prix : 23€. Via *L'appel* : - 5% = 21,85€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port :

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



QUESTIONS À L'ÉGLISE

Dans ce livre émouvant et stimulant bouclé avant son décès en juin 2020, à 92 ans, l'évêque émérite d'Amiens aborde des questions partagées par bien des catholiques. Elles concernent l'éducation chrétienne d'hier, avec interdiction de lire la Bible, confessions et examens de conscience, mais aussi l'adhésion ou le blocage et le refus du concile Vatican II. Ainsi que le faible pardon aux victimes des prêtres pédophiles et les appels du pape François. « *La foi ne sépare pas des autres hommes* », estime-t-il, et « *c'est avec les ressources de notre raison que nous posons l'acte de croire* ». (J.Bd.)

Jacques NOYER, *Le goût de l'évangile - Quelques questions que ma foi pose à mon Église*, Paris, Temps Présent, 2020. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.



HEUREUX LES DOUX

L'auteur invite, en ces temps troublés, à retrouver une confiance sereine, une bienveillance et un sens de l'entraide, à rebours du cynisme ambiant, du scepticisme ou de la domination du plus fort. Il s'inspire de la lecture d'intellectuels peu connus, mais aussi de poètes ou d'écrivains d'inspiration chrétienne dont plusieurs ont quitté une spiritualité trop structurée, convenue. Certains sont devenus agnostiques, en exode, tout en restant imprégnés de la vibration spirituelle de L'Évangile. L'auteur retrouve ainsi notamment le souffle bienfaisant de Bernanos, Jean Sullivan, Xavier Grall, Jean Lavoué, Maurice Bellet. (G.H.)

Jean-Claude GUILLEBAUD, *Entrer dans la douceur*, Paris, L'Iconoclaste, 2021. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.



MAISON DE REPOS

Membre du mouvement ATD Quart Monde depuis quarante ans, l'autrice a fait partie, il y a quelques années, d'une équipe d'aumônerie présente dans une maison de repos. En une dizaine de courts récits, elle raconte ses rencontres avec des personnes esseulées, diminuées. Les échanges verbaux sont réduits à peu de mots. Elle propose, outre la lecture bienfaisante de l'Évangile, des reproductions de tableaux de peintres célèbres et, au fil des rencontres, le beau et le bon sont ainsi partagés et une proximité se crée, un apaisement apparaît, une surprise surgit et un lien se crée. (G.H.)

Monique TONGLET-VELU, *L'évangile tout bonnement*, Les Plans sur Bex (CH), Parole et Silence, 2020. Prix : 10€. Via *L'appel* : - 5% = 9,5€.



LA PLACE DE L'ANIMAL

Le XXI^e siècle est fortement préoccupé par l'écologie et la préservation des espèces vivantes. Cette exigence pose la question de l'éthique animale, de son origine historique et philosophique au travers de son évolution et des récits fondateurs présents dans l'Ancien et le Nouveau Testament. L'auteur, philosophe et spécialiste de l'éthique appliquée, met différentes visions de la problématique en perspective avec la pensée franciscaine de l'animalité. Et se demande quelle place les hommes entendent donner à l'animal dans notre monde contemporain et avec quelle éthique. (B.H.)

Patrick LLORED, *Une éthique animale pour le XXI^e siècle. L'héritage franciscain*, Paris, Médiaspaul, 2021. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.



PARCOURIR LA VIE

Sous le prétexte d'un conte qui entraîne le lecteur dans un parcours initiatique au sein du désert à la recherche d'une cité perdue, l'auteur fait part des doutes et des incertitudes affrontées au jour le jour. Cette longue traversée est similaire aux problèmes journaliers auxquels chacun est confronté dans les sociétés actuelles traversées par de multiples bouleversements. Ce parallèle est éclairant à plus d'un titre, car il permet d'appréhender les difficultés de la vie grâce aux enseignements de sagesse ancestrales et à l'éblouissant soleil intérieur du désert qui irradie le cœur des femmes et hommes. (B.H.)

Nicolas CHAUVAT, *Surmonter les incertitudes, les enseignements du désert*, Genève, Jouvence, 2020. Prix : 9,30€. Via *L'appel* : - 5% = 8,84€.



LE MONDE DE TINTIN

« *Mon seul rival international, c'est Tintin* », aurait dit De Gaulle à Malraux en 1969. Vrai ? Faux ? L'auteur de ce formidable livre écrit avec gourmandise consacre un chapitre à cette épineuse question. Il questionne aussi les origines de Tintin (physique et accoutrement), démonte les accusations de racisme contre Hergé, s'interroge sur la véritable personnalité des Dupondt, sur les injures de Hadock (influence de Céline ?) ou sur les liens de Tournesol à la science. Et révèle que la Castafiore ne chantait pas faux, la régularité des notes faisant foi. Une savoureuse déambulation particulièrement pertinente et instructive. (M.P.)

Jacques LANGLOIS, *Petit éloge de Tintin*, Paris, François Bourin, 2020. Prix : 12€. Via *L'appel* : - 5% = 11,40€.

Notebook

Conférences

AUDERGHEM. Ce que l'argent dit de vous. Avec Christian Junod. Le 23/03 à 20h, Centre culturel d'Auderghem, boulevard du Souverain 183. ☎02.660.03.03

✉ cc.auderghem@brutete.be



EN LIGNE. RivEspérance « Transition ». Avec Olivier De Schutter, professeur de droit international à l'UCLouvain, Rodolphe Dulait, ancien président de l'ASBL Jeugd Parlement Jeunesse, Vincent Wat-

telet, formateur en écopscologie et expert des réseaux de transition en Belgique francophone, Nicolas Van Nuffe, président de la Coalition Climat et responsable du département Plaidoyer au CNCD-11.11.11, le 17/03 à 20h, collège Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24. ☎02.899.91.22

✉ info@rivesperance.be

BRUXELLES. Vaincre la covid-19.

Avec Arnaud Fontanet, professeur au Conservatoire national des arts et métiers, médecin et épidémiologiste, directeur de l'unité d'épidémiologie des maladies émergentes de l'Institut Pasteur à Paris, le 29/03 à 20h30, salle Henry Le Bœuf du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles,

En raison du covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

rue Ravenstein. ☎02.543.70.99

✉ gcc@grandesconferences



LA LOUVIÈRE. Sensibilisation aux transidentités. Avec Max Nisol, psychologue et formateur, ASBL Genres Pluriels, le 10/03 à 18h, Rue Warocqué 124. ☎064.84.99.74

LIBRAMONT-CHEVIGNY. Le 'néo-féminisme' des années sep-

tante en Belgique. Avec Claudine Marissal, historienne, le 30/03 à 20h, Centre culturel Libramont-Chevigny, avenue d'Houffalize 56d. ☎061.22.40.17

PONT-À-CELLES. Des zoonoses du néolithique au covid-19 : comment les sociétés humaines façonnent les épidémies. Avec Jean-Michel Decroly, ULB, le 18/03 à 19h, Maison de la Laïcité, rue de l'Église 1. ☎071.35.66.99

✉ alain.claude@gmail.com

QUAREGNON. Un itinéraire d'écrivain : Annie Præaux. Avec l'autrice, le 30/03 à 19h, Maison Culturelle de Quaregnon, rue Jules Destrée 355. ☎065.78.19.50

Formations

BRUXELLES. Formation à l'écoute : entendre ne veut pas dire écouter. Les 12 et 13, 26 et 27/03 de 9h30 à 16h30, Pastorale de la santé, rue de la Linière 14, 1060 Bruxelles. ☎02.533.29.55

✉ formations.visiteurs@catho-bruxelles.be



EN LIGNE. Formations multiples et outils d'apprentissage. Revues à lire ou à télécharger, outils d'animation et de réflexion pour groupes,

vidéos, podcasts et autres ressources mises en ligne par l'Église de Bruxelles. ☎02.533.29.21

✉ grandirdanslafoi@catho-bruxelles.be

EN LIGNE. Les ateliers du confiné par web vidéo : en chansons, slam, poésie, conte, histoire et image/illustration. Organisés par l'ASBL Cré et Arts, le mardi de 13h à 15h30.

✉ direction.creetarts@outlook.com

TOURNAI. Quelle espérance en ce temps de crise ? Avec l'abbé Paul Scolas et des intervenants représentatifs de la crise actuelle, le 13/03 de 9h à 13h. Cette formation est organisée en distanciel sur internet. Un lien de connexion sera envoyé à toute personne inscrite.

✉ stanislas.deprez@evechetournai.be

Retraites

BRUXELLES. Matinée de ressourcement Oasis. Avec Jean-Yves Grenet, Tommy Scholtes ou Philippe Wagnies, le 13/03 de 9h10 à 11h30, chapelle Notre-Dame des Apôtres, église Saint-Jean Berchmans, collège Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24, 1040 Bruxelles. ☎02.739.33.21

✉ tommy.scholtes@tommyscholtes.be

BRUXELLES. Session de préparation au mariage. Avec André Vander Straeten et Sandra Desmet, responsables Couples et Familles, les 20 et 21/03, Pastorale des Couples et Familles, rue de la Linière 14, 1060 Bruxelles. ☎02.739.33.21

✉ pcf@catho-bruxelles.be

RHODE-SAINT-GENÈSE. Aujourd'hui notre couple. Avec Bé-

nédicte Ligot et Florence Lasnier, le 28/03, Centre spirituel de Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois 9. ☎0460.96.45.05

✉ benedicte.ligot@ndjrhode.be

SPA (NIVEZÉ). Journée pour Dieu : avec l'encyclique Fratelli tutti du pape François. Avec Jean-Marc de Terwagne, le 25/03 de 9h à 15h, Foyer de Charité, avenue Peltzer de Clermont 7.

☎087.79.30.90

✉ foyerspa@gmail.com

WÉPION. À l'écoute des spirituels de l'Orient : entendre l'appel du silence. Avec Jacques Scheuer, le 27/03 de 9h15 à 17h, Centre spirituel de la Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11

✉ secretariat@lapairelle.be

Et encore...

BON-SECOURS. Balade ludique et familiale en forêt en compagnie de Salix. Du mardi au dimanche, de 9h30 à 12h30 et de 13h30 à 17h (durée 2h), Maison du Parc Naturel des Plaines de l'Escaut, rue des Sappins 31. ☎069.77.98.10

✉ info@pnpe.be

BRUXELLES. Promenade dans les souterrains de la place Royale. Tous les mardis à 15h et jeudis de 10h30 à 15h, palais de Charles Quint, place des Palais 7, 1000 Bruxelles. ☎02.545.08.08

BRUXELLES. Concours de courts

métrages contre le racisme « À films ouverts. » Organisé par Media animation, il est reporté de mars à octobre. Inscriptions jusqu'au 30/08 à Média Animation. ☎02.256.72.33

✉ info@media-animation.be

ESTINNES. Ouverture hivernale inédite du Chasha et de l'abbaye de Bonne-Espérance. Le 21/03 de 14h30 à 17h30, abbaye de Bonne-Espérance, rue Grégoire Jurion 22. ☎0470.10.24.68

✉ info@chasha.be

LIÈGE. Visite des serres du Jardin

botanique. Ouvertes en semaine de 10h à 16h, le samedi de 13h à 16h, Jardin botanique, rue Fusch 3. ☎0496.71.44.98



NAMUR. Exposition de photographies en plein air : « Éclats de rire. » Jusqu'au 15/03 dans le centre-ville de Namur. ☎081.24.64.49

✉ www.namurtourisme.be

STOUMONT. Balade initiation aux chants des oiseaux. Le 21/03 de 9h à 12h, Fagotin ASBL, route de l'Amblève 56. ☎080.78.63.46

✉ info@fagotin.be

WÉPION. Brûler le Bonhomme Hiver. Grande fête de printemps organisée par le Réseau Jeunesse, le 09/03 à 18h30, Centre spirituel de la Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎0470.64.29.61

✉ info@reseaujeunesse.be

L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

Les Dossiers des Nouvelles Feuilles Familiales

... pour mieux vivre les relations...

Crises existentielles, moteurs de changement ?

vient de paraître!

« Wei-ji » : ce mot chinois réunit à la fois l'idéogramme qui représente le « danger » et celui qui symbolise l'opportunité. En français, le terme qui traduit le mieux ce concept est « crise ». Dans notre manière d'appréhender les crises, on a trop souvent tendance à ne voir que leur côté négatif... alors qu'elles s'avèrent être des chances à saisir.

Les crises existentielles peuvent survenir à n'importe quel moment de la vie. De la fameuse crise d'adolescence au départ à la pension, en passant par les désillusions des jeunes lors de leur entrée sur le marché du travail ou les réorientations professionnelles à 180 degrés en milieu de carrière, chaque crise est l'occasion d'un changement. Chaque crise nous permet de partir vers d'autres horizons, ou tout simplement de continuer le même chemin, mais sur de meilleures bases.

Mais la recherche individuelle de sens est indissociable du contexte dans lequel elle s'inscrit. Sentiment de ne pas être utile à la société, burn out, anxiété provoquée par le dérèglement climatique, isolement dû à la pandémie de Covid-19, etc. : tous ces malaises individuels révèlent en fait les failles de la société. Ils sont très souvent les symptômes d'une crise collective, voire universelle, à laquelle doivent donc répondre des mesures globales. Accepter les moments de doute et en profiter pour réinjecter du sens dans nos modes de vies, dans notre travail, dans nos interactions avec les autres et avec la nature, voilà le chemin à suivre pour sortir grandis, ensemble, de tout bouleversement présent et à venir.

Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un fax, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons. Payment après réception (12 € + port)



Les éditions Feuilles Familiales

(Couples et Familles, asbl)

Catalogue et renseignements sur demande

Rue du Fond, 127 – 5020 Malonne

Tél. : 081/45.02.99 - info@couplesfamilles.be - www.couplesfamilles.be